

Univerzita Karlova  
Filozofická fakulta  
Ústav řeckých a latinských studií

**Diplomová práce**

Bc. Adéla Stříbrná

***Cento Probae* en français : deux traductions du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle**

Dva francouzské překlady *Cento Probae* z poloviny 16. století

Two sixteenth-century French Translations of *Cento Probae*

Děkuji vedoucímu práce, panu doktoru Martinu Bažilovi, za rady a připomínky, které mi ochotně poskytoval, i za zprostředkování odborných kontaktů ve Francii, které byly pro tuto práci velmi nápomocné. Dále děkuji paní Virginie Leroux a Hélène Cazès za cenné konzultace a pomoc při sestavování bibliografie. Poděkování patří také Augustinovi Pedo za jazykovou korekturu a v neposlední řadě mé rodině za podporu při psaní této práce.

*Prohlašuji, že jsem diplomovou práci vypracovala samostatně, že jsem řádně citovala všechny použité prameny a literaturu a že práce nebyla využita v rámci jiného vysokoškolského studia či k získání jiného nebo stejného titulu.*

V Praze, 9. 8. 2021

.....

Adéla Stříbrná

## **Abstrakt**

*Cento Probae* patří mezi významná díla pozdněantické římské literatury a ve středověku i v období humanismu se mu dostalo mimořádného úspěchu. Svědčí o tom mimo jiné bohatá rukopisná a ediční tradice, k níž je možné přiřadit také dva francouzské překlady z poloviny 16. století překladatelů Richarda Le Blanc a Pardoux Du Prat. V této práci jsou oba texty podrobeny komparativnímu rozboru s ohledem na dobovou překladatelskou praxi. Na základě této analýzy pak autorka zkoumá, za jakým účelem překlady vznikly, jakému publiku byly určeny a zda mezi nimi existuje nějaká souvislost.

## **Klíčová slova**

*Cento Probae*, překlady do francouzštiny, Nomophile Marchois, francouzská renesance, Richard Le Blanc, pozdněantická latinská literatura, 16. století

## **Abstract**

*Cento Probae* is one the important works of late Roman literature, which had a great success both in the Middle Ages and in the humanism. This is evidenced by the large number of manuscripts and printed witnesses, to which it is possible to add two French translations from the middle of the 16th century. The main focus of this master's thesis is to propose a detailed comparison of the texts with regard to contemporary translation practice. Based on this analysis, the author examines the purpose of these translations, the audience for which they were intended and whether there is any connection between them.

## **Key words**

*Cento Probae*, French translations, Nomophile Marchois, French Renaissance, Richard Le Blanc, late Latin literature, 16th century

## Table des matières

<b>1</b>	<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>7</b>
<b>2</b>	<b>CONTEXTE.....</b>	<b>10</b>
2.1	TRADUCTION EN FRANCE À LA RENAISSANCE.....	13
2.1.1	<i>Théorie de la traduction à la Renaissance .....</i>	<i>14</i>
2.2	LES TRADUCTEURS DU CENTON DE PROBA ET LEURS TRADUCTIONS.....	16
2.2.1	<i>Richard Le Blanc (1510-1574) .....</i>	<i>16</i>
2.2.2	<i>Nomophile Marchois (c. 1520-c. 1570).....</i>	<i>17</i>
2.2.3	<i>Les préfaces et d'autres paratextes.....</i>	<i>18</i>
<b>3</b>	<b>ANALYSE TEXTUELLE .....</b>	<b>25</b>
3.1	INTRODUCTION.....	25
3.2	CHOIX LEXICAUX : LANGAGE USUEL VS PARTICULARITÉS.....	26
3.3	RÉFÉRENCES CULTURELLES ET MYTHOLOGIQUES .....	30
3.3.1	<i>Références culturelles et mythologiques du prologue .....</i>	<i>31</i>
3.3.2	<i>Références culturelles et mythologiques du centon .....</i>	<i>34</i>
3.4	USAGE DU VOCABULAIRE RELIGIEUX .....	39
3.4.1	<i>Christianisation du lexique virgilien .....</i>	<i>39</i>
3.4.2	<i>Noms et désignations des personnages.....</i>	<i>45</i>
3.4.3	<i>Amplification du texte source.....</i>	<i>54</i>
3.4.4	<i>La mise en relief de l'hypotexte biblique .....</i>	<i>59</i>
3.5	REMARQUES SUR LA SYNTAXE ET LE STYLE .....	64
<b>4</b>	<b>CONCLUSION.....</b>	<b>70</b>
<b>5</b>	<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>73</b>
<b>6</b>	<b>ANNEXES.....</b>	<b>76</b>

# 1 Introduction

La littérature romaine de l'Antiquité tardive a atteint au 4<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. un grand essor qui a donné naissance également à une œuvre remarquable intitulée traditionnellement *Cento Vergilianus*<sup>1</sup>. Ce poème de 694 hexamètres dactyliques a été composé par une poétesse romaine du nom Faltonia Betitia Proba qui était issue d'une importante famille patricienne<sup>2</sup>. Convertie au christianisme, elle a entrepris d'associer à travers son œuvre la culture romaine et la religion nouvellement adoptée par la haute société. Ce faisant, elle a rejoint sur le champ littéraire la tendance globale de l'époque de doter les éléments importants de la civilisation ancienne d'une signification chrétienne. Plus précisément, son objectif était de découvrir dans les œuvres de Virgile le message chrétien latent, comme elle l'indique dans le prologue *Vergilium cecinisse loquar pia munera Christi* (v. 23)<sup>3</sup>. Le poème divisé en deux parties à l'instar de l'Ancien et du Nouveau Testament raconte donc le récit de la Création du monde et des épisodes choisis des Évangiles. Pour cela Proba a choisi une technique particulière d'écriture dite *cento*<sup>4</sup> qui comme son étymologie suggère<sup>5</sup>, consiste à un travail de recomposition des éléments constitutifs d'un texte poétique pour trouver un nouveau sens que ceux-là peuvent exprimer dans un nouveau contexte. Il se

---

<sup>1</sup> Plus précisément *Cento Vergilianus* est généralement situé dans les années 350. Pour le résumé des principaux arguments soutenant cette datation voir : SCHOTTENIUS CULLHED Sigrid, *Proba the Prophet : The Christian Virgilian Cento of Faltonia Betitia Proba*, Leiden – Boston, Brill (Mnemosyne Supplements 378), 2015, p. 20-23.

<sup>2</sup> Faltonia Betitia Proba était femme de Claudius Celcinus Adelphius, préfet de Rome en 351.

<sup>3</sup> Les citations latines du centon de Proba suivent l'édition de FASSINA, Alessia et LUCARINI, Carlo M., *Cento Vergilianus*, Berlin, Munich, Boston, De Gruyter, 2015.

<sup>4</sup> La forme de centon a été déjà connue dans la littérature grecque avant l'ère de christianisme. Les premiers centons latins sur des sujets mythologiques apparaissent à la fin du 2<sup>e</sup> siècle. La nouveauté de Proba était d'avoir utilisé les œuvres virgiliennes à des fins chrétiennes. Voir CLARK, Elizabeth A. et HATCH, Diane F., « Jesus as Hero in the Vergilian "Cento" of Faltonia Betitia Proba », *Vergilius*, n° 27, 1981, p. 31.

<sup>5</sup> *Cento, onis, m.* désigne à l'origine une couverture ou vêtement fait de différentes pièces cousues ensemble. Il s'agit d'un mot technique et populaire, attesté depuis Caton et Plaute. Selon ERNOUT, Alfred et MEILLET, Antoine, *Dictionnaire étymologique de la langue latine : Histoire des mots*, Paris, Klincksieck, 2001.

crée ainsi un jeu subtil d'associations avec le contexte d'origine avec lequel le lecteur doit être parfaitement familier pour pouvoir pleinement apprécier la lecture. Dans le contexte de l'Antiquité tardive, les œuvres de Virgile étaient le meilleur choix pour une telle entreprise car en tant que textes fondateurs, elles représentaient la base de tout enseignement scolaire.

Au cours des siècles le centon de Proba a gagné une faveur considérable et il nous est parvenu par de nombreux manuscrits et imprimés. À cette tradition textuelle abondante du centon de Proba il est possible d'ajouter deux traductions françaises du 16<sup>e</sup> siècle qui portent les noms de Richard Le Blanc et de Nomophile Marchois. Il est à noter que les deux traducteurs ont entrepris cette tâche avec seulement quatre ans d'écart. La traduction de Richard Le Blanc est parue en effet en 1553 et celle de Nomophile Marchois en 1557. De plus, le centon de Proba n'a été traduit dans aucune autre langue jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle où a vu également le jour sa troisième traduction en français donnée par Hélène Cazès dans le cadre de sa thèse de doctorat consacrée à l'histoire du centon virgilien au Moyen Âge et à l'époque de la Renaissance<sup>6</sup>.

Cela nous amène à nous demander quel objectif les deux traducteurs ont visé en traduisant le centon de Proba, et plus loin, s'ils ont travaillé indépendamment ou bien s'il existe entre eux un rapport. Pour pouvoir répondre à ces questions, nous présenterons d'abord la réception du centon de Proba à l'époque moderne pour ensuite passer à la caractérisation des conditions dans lesquelles les deux traductions ont été créées avec l'accent mis sur la pratique traductive. Il sera question par la suite d'exposer quelques données biographiques des deux traducteurs ainsi que leurs textes préfaciels qui accompagnent les deux traductions et qui seraient révélateurs des

---

<sup>6</sup> CAZÈS, Hélène, *Le Livre et la lyre : grandeurs et décadences du centon virgilien au Moyen Âge et à la Renaissance*, Lille, Presses du Septentrion, (Atelier national de reproduction des thèses), 1998, 1370 p., La traduction du *Cento Vergilianus* qui reproduit en partie les effets de cette forme, couvre les pages 190-260. Cet ouvrage représente une source majeure pour ce travail.



objectifs de celles-ci. Cependant, l'attention sera principalement portée sur l'analyse comparative des trois textes – de l'original latin et de ses deux traductions françaises – afin de saisir les méthodes traductives. Ces dernières nous permettront à la fin de préciser notre idée du prétendu rapport entre les deux traducteurs ainsi que de leurs visées.

## 2 Contexte

Comme indiqué précédemment, depuis la fin de l'Antiquité jusqu'à l'époque de la Renaissance le centon de Proba a été largement répandu<sup>7</sup> ce qui était principalement dû à son usage pédagogique. En effet, conformément aux exigences d'une partie au moins des érudits du Moyen Âge et de l'époque moderne, il articulait parfaitement l'excellence du langage virgilien et le contenu chrétien<sup>8</sup>. Selon Hélène Cazès, les élèves y puisaient les connaissances de la grammaire, de la rhétorique, de la métrique, voire de la géographie<sup>9</sup>. Sa relative brièveté, le nombre des vers correspondant à peu près à celui d'un chant de l'Énéide, en faisait un bon exercice préparatoire pour la lecture de Virgile et d'autres classiques de la littérature ancienne. Son caractère sentencieux, quant à lui, correspondait bien aux goûts d'époque pour des anthologies d'extraits, des florilèges poétiques et des recueils de sentences<sup>10</sup>. Sa popularité en tant que support d'enseignement a baissé après sa condamnation qu'Érasme a exprimée dans sa lettre adressée à Jacobus Canter suite à son édition du centon de 1489 qui reprend encore la pratique médiévale des manuscrits scolaires<sup>11</sup>. Or, le centon de Proba continuait à être apprécié pour sa perfection compositionnelle en sorte qu'il est devenu le modèle de toute la production

---

<sup>7</sup> Il existe 57 manuscrits créés entre le 8<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècle, 24 éditions incunables et 24 éditions publiées entre 1501 et 1601, et 4 éditions du 17<sup>e</sup> siècle. Chiffres présentés dans CLÉMENT, Michèle, « Mettre en vers français une poétesse latine : Proba Falconia à Lyon en 1557 », dans : FURNO, Martine et MOUREN, Raphaële, *Auteur, Traducteur, collaborateur, imprimeur...qui écrit ?*, Paris, Classiques Garnier, 2012, (Études et essais sur la Renaissance, 99), p. 177.

<sup>8</sup> La non-conformité de certaines œuvres anciennes à la religion représentait un manque à supprimer. Même Richard Le Blanc, l'un de nos traducteurs du centon de Proba, s'en plaint dans la préface de sa traduction des *Travaux et les jours* d'Hésiode en disant que celui-ci a « escript choses contraires et repugnantes à nostre religion Chrestienne ». Cité d'après SIMONIN, Michel, *Dictionnaires des lettres françaises, le XVI<sup>e</sup> siècle*, Fayard, 2001, (voir l'entrée « Le Blanc »).

<sup>9</sup> Cazès 1998, Introduction p. VI.

<sup>10</sup> Id., p. 274.

<sup>11</sup> Érasme, Lettre 32, 1489 ; ALLEN, Percy Stafford (éd.), *Opus Epistolarum Des. Erasmi Roterodami, Tom. I, 1484-1514*, Oxford University Press, 1996, p. 126-127. Le centon ne correspondait plus à la nouvelle conception érasmienne de l'enseignement basé sur « l'acquisition personnelle de l'expression » et sur les auteurs classiques de l'Antiquité. Cazès 1998, p. 305.

centonienne moderne<sup>12</sup>. Sa technique d'écriture l'emportait donc progressivement sur ses qualités d'une œuvre littéraire. Même si la diffusion du centon a diminué, le 16<sup>e</sup> siècle a pourtant vu paraître plusieurs éditions importantes parmi lesquelles on compte également celle d'Hubert Sussaneau de 1543 qui était à notre connaissance le premier<sup>13</sup> à ajouter les références marginales aux vers virgiliens respectifs<sup>14</sup>. Cela témoigne entre autres de l'intérêt scientifique que l'on prêtait au centon à cette époque-là. Cette édition d'ailleurs a servi de modèle pour la traduction du premier des traducteurs, Richard Le Blanc<sup>15</sup>.

La popularité du centon virgilien a valu une renommée exceptionnelle à son auteure qui est devenue l'exemple de la capacité créative et intellectuelle des femmes. Cette image de Proba s'est répandue notamment grâce à Jean Boccace qui l'a introduite dans son œuvre *De claris mulieribus*, traduite d'ailleurs plusieurs fois en français<sup>16</sup>. Son récit élogieux de la vie de Proba a été souvent reproduit dans les manuscrits du centon du 14<sup>e</sup> et du 15<sup>e</sup> siècles<sup>17</sup> et il a joué un rôle important dans la *querelle des femmes*, polémique sur l'égalité intellectuelle entre les hommes et les femmes. En effet, Christine de Pisan, une représentante importante de ce

---

<sup>12</sup> Voir la partie « Centons de la Renaissance : une Renaissance du centon ? », Cazès 1998, pp. 495-750.

<sup>13</sup> Cazès 1998, p. 278.

<sup>14</sup> Plus précisément, Hélène Cazès parle de la période entre 1522 et 1575 comme d'un déclin de l'intérêt pour le centon de Proba, même si trois éditions importantes sont parues : outre celle de Sussaneau en 1543, il s'agit de l'édition de Francfort en 1541 et de celle de Jacobus Parcus avec la préface de Conrad Lycosthène en 1546. Voir Clément 2012, p. 183.

<sup>15</sup> PROBA, Faltonia Betitia, *Centones de fidei nostrae mysterijs è Maronis carminibus excerptum Opusculum*, Parisiis Apud Franciscum Stephanum, éd. Hubert Sussaneau, 1543, disponible en ligne : <http://www.bvh.univ-tours.fr/Consult/consult.asp?numtable=B360446201%5FA1175%5F4&numfiche=616&mode=3&ecran=0&offset=28>. Hélène Cazès a signalé l'identité de la répartition en chapitres ainsi que celle des sous-titres entre l'édition de Sussaneau et la traduction de Richard Le Blanc : CAZÈS, Hélène, « Les évangiles selon Falconia Proba et Richard Le Blanc : lectures d'une tradition des centons virgiliens dédiée à Marguerite de France », dans BEAULIEU, Jean-Philippe (éd.), *D'une écriture à l'autre : les femmes et la traduction sous l'Ancien Régime*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2004, p. 106. L'analyse comparative des deux textes que nous avons effectuée, confirme cette observation.

<sup>16</sup> Boccace, *De claris mulieribus*, chap. 97 (De Proba, Adelphi coniuge).

<sup>17</sup> Ces manuscrits attribuent parfois à Proba le nom *Centona* ce qui témoigne selon Michèle Clément de « l'identification singulière d'un auteur et d'une forme ». Clément 2012, p. 172.

courant au début du 15<sup>e</sup> siècle<sup>18</sup>, s'est inspirée de Boccace pour l'éloge de Proba dans le chapitre 29 du premier livre de sa *Cité des dames*. De plus, la vie de Proba selon Boccace a été à l'origine de l'approbation fictive que St. Jérôme aurait exprimée dans sa lettre 53 à Paulin<sup>19</sup>. Pourtant, le père de l'église s'exprime sur un ton réprobateur à l'égard des auteurs des centons homériques et virgiliens qui prétendent découvrir le message chrétien chez les classiques en manipulant leurs vers<sup>20</sup>. Plus haut dans le texte, il condamne également les femmes qui veulent interpréter la Bible sans pour autant les nommer. Il est possible qu'il se soit produit une confusion avec une autre lettre de Jérôme adressée à Démétriade où il fait l'éloge de la petite fille de Proba la centoniste, Anicia Faltonia Proba<sup>21</sup>. Quoi qu'il en soit, la formule « A Divo Hieronymo comprobata » est devenue partie intégrante des titres de nombreuses éditions modernes du centon telle une garantie de son orthodoxie<sup>22</sup>. À l'exception d'Érasme, les éloges de Proba parmi les femmes savantes se poursuivent chez les humanistes<sup>23</sup> et son centon, « œuvre féminine la plus répandue au 16<sup>e</sup> siècle », est toujours recommandée comme une lecture convenable aux femmes<sup>24</sup>.

---

<sup>18</sup> Un moment important était la critique que Christine de Pisan a suscitée contre la représentation misogyne des femmes présente dans la seconde partie du *Roman de la rose* écrite par Jean de Meung. Schottenius Cullhed, p. 27.

<sup>19</sup> Cette légende serait pourtant apparue plus tôt car Boccace se réfère dans son récit à d'autres auteurs. Cazès p. 80.

<sup>20</sup> À cause de son caractère théologique douteux, le centon a été placé parmi les livres apocryphes par le décret de 494 du pape Gélase sous le titre *Centrimetrum de Christo vergilianis compaginatam versibus, apocryphum*. Cazès 1998, p. 298.

<sup>21</sup> Il s'agit de la lettre 130 sur la virginité. Démétriade était la petite fille d'Anicia Faltonia Proba. Le centon est généralement attribué à Faltonia Betitia Proba, même s'il a été avancé que son auteure était en réalité Anicia Faltonia Proba, petite-fille de Betitia. Cette thèse a été soutenue notamment par Danuta Shanzer (SHANZER, Danuta, « The anonymous Carmen contra paganos and the Date and Identity of the Centonist Proba », *Revue des Études Augustiniennes*, 32, 1986, pp. 232-248. et SHANZER, Danuta, « The Date and Identity of the Centonist Proba », *Recherches augustiniennes*, 27, 1994, pp. 75-96.) et plus récemment par Timothy D. Barnes (BARNES, Timothy D. « An urban prefect and his wife », *CQ* 56, 2006, pp. 249-56). Pour la discussion sur cette attribution, voir GREEN, Roger, « Which Proba Wrote the Cento ? », *The Classical Quarterly*, vol. 58, n° 1, 2008, pp. 264-276.

<sup>22</sup> Schottenius Cullhed p. 64.

<sup>23</sup> Hélène Cazès en cite plusieurs exemples, voir Cazès 1998, pp. 76-79.

<sup>24</sup> Cazès 2004, p. 101.

## 2.1 Traduction en France à la Renaissance

C'est au 16<sup>e</sup> siècle que l'activité de traduction en langue française atteint son premier grand essor : seulement pour ce siècle on compte 2 670 traductions par rapport au 863 titres traduits pendant tout le Moyen Âge (842-1500)<sup>25</sup>. La Renaissance s'est donc avérée comme un véritable âge de la traduction<sup>26</sup>. À la suite de ses prédécesseurs Charles V et Louis XII, le roi François I<sup>er</sup> favorisait la production en langue vernaculaire sachant que le *translatio imperii* doit s'accompagner du *translatio studii*<sup>27</sup>. La création du Collège des lecteurs royaux en 1530 et l'ordonnance de Villers-Cotterêts de 1539 ont fourni une impulsion décisive. En effet, le français est devenu la langue officielle de l'État et il était désormais possible d'accéder aux connaissances des trois langues bibliques en dehors de la faculté de théologie de la Sorbonne réticente à donner accès aux outils permettant l'interprétation personnelle de la Bible. Mais le principal moyen dans ce procès de l'illustration de la langue française était la traduction, notamment celle du latin.

Or, à l'époque concernée il n'existait pas une distinction nette entre la traduction, l'imitation, l'adaptation ou la paraphrase<sup>28</sup>. Les humanistes français se sont inspirés en cette matière des Romains qui avaient élevé leur langue au plus haut degré de perfection en imitant les Grecs. Leur objectif était de tout exprimer avec le style prenant en compte les qualités du français tout comme Cicéron l'a fait en philosophie. Il naît ainsi l'idée des propriétés

---

<sup>25</sup> DUCHÉ, Véronique (éd.), *Histoire des traductions en langue française, XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècle (1470-1610)*, Paris, Verdier, 2015, p. 356. Ces chiffres sont issus du dictionnaire de Paul Chavy recensant les traductions en ancien et moyen français (CHAVY, Paul, *Traducteurs d'autrefois, Moyen Âge et Renaissance, Dictionnaire des traducteurs et de la littérature traduite en ancien et moyen français (842-1600)*, Paris/Genève, Éditions Champion-Slatkine, 1988). Le sommet de la production de traductions au 16<sup>e</sup> siècle était entre 1530 et 1560.

<sup>26</sup> Duché 2015, p. 1261.

<sup>27</sup> Id., p. 47.

<sup>28</sup> Cette conception de la traduction en tant qu'activité proche de la propre création est bien illustrée par la citation suivante issue du chapitre XIII « De la version » de l'*Art poétique* (1548) de Thomas Sébillet : « La version ou traduction est aujourd'hui le poème le plus fréquent et mieux reçu des estimés poètes et doctes lecteurs... ». Cité selon Id., p. 1010.

intrinsèques des langues ou bien de leur « naïf », comme dit Joachim Du Bellay, un grand promoteur de la traduction créative qui seule peut enrichir la langue<sup>29</sup>. En effet, le concept de la translation médiévale consistant principalement en un transfert du sens cède la place à celui de la traduction qui propose une vision globale de l'œuvre en tant que l'unité du contenu et de la forme<sup>30</sup>. Les efforts de rendre par imitation le style de l'original ont montré que le français peut atteindre la même perfection d'expression que les autres langues notamment les anciennes. Cette prise de conscience est accompagnée par la mise en relief de l'invention personnelle qui pourtant repose toujours sur l'intertextualité<sup>31</sup>. Les traducteurs tendent à souligner leur apport à l'œuvre source et placent parfois leurs propres textes à côté de ceux qu'ils ont traduits des autres auteurs. Ils s'inscrivent ainsi dans leur continuité tout en faisant preuve de leur talent poétique<sup>32</sup>.

### 2.1.1 Théorie de la traduction à la Renaissance

Avec la multiplication des traductions se développent également les réflexions théoriques qui sont exposées dans les Arts poétiques et les traités de rhétorique, mais surtout dans les préfaces. De plus, en 1540, il est paru le premier traité en France entièrement consacré à la traduction intitulé *La Manière de bien traduire d'une langue en autre* de l'auteur Étienne Dolet. Il s'agit d'un opuscule de quarante pages dont seulement six concernent la théorie de traduction. Il était censé faire partie d'une œuvre plus large du titre *L'Orateur français* dont il n'existe pourtant que quelques fragments car le travail sur ce volume a été interrompu par la mort de l'auteur. Le fait que

---

<sup>29</sup> DU BELLAY, Joachim, *La Défense et illustration de la langue française*, Léon Séché (éd.), 1905, disponible en ligne : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k166650v/f74.item.r=naif>, chap. V (« Que les traductions ne sont suffisantes pour donner perfection à la langue »), p. 74.

<sup>30</sup> Duché 2015, pp. 45-48.

<sup>31</sup> Id., pp. 161-162.

<sup>32</sup> Id., pp. 162-166.

Dolet voulait inclure ce traité dans un ouvrage sur l'art rhétorique, témoigne de sa conception de la traduction en tant que « l'exercice de l'*imitatio* permettant d'assimiler les traits de style d'un auteur prestigieux », la traduction est donc conçue comme un moyen de formation de l'orateur<sup>33</sup>. Il y déploie cinq règles qu'un bon traducteur doit observer : tout d'abord il faut qu'il comprenne parfaitement le sens de ce qu'il traduit et qu'il maîtrise les deux langues. Ensuite, il est invité à traduire plutôt le sens global et à éviter dans la mesure du possible les calques et les néologismes trop savants. Finalement, il doit bien agencer le texte final pour qu'il donne un ensemble harmonieux.

La traduction, selon Dolet, devrait privilégier le sens ce qui était une tendance majoritaire au 16<sup>e</sup> siècle. Le but était de traduire une œuvre si bien qu'elle semble avoir été créée dans la langue cible en respectant ses spécificités. Dans la seconde moitié du 16<sup>e</sup> siècle les traducteurs n'évoquent plus dans les préfaces de leurs traductions l'infériorité du français comme c'était le cas dans les décennies précédentes. Selon la conception de Dolet toutes les langues avaient les mêmes capacités d'expression même si elles n'étaient pas sur le même niveau de développement. Cela s'opposait à la vision hiérarchisée des langues relevant du mythe de Babel selon laquelle les langues anciennes, « plus proches de la source », étaient supérieures aux langues vernaculaires<sup>34</sup>.

Parmi toutes les langues de traduction le latin avait une place prépondérante, les auteurs latins étaient aux humanistes français modèles sur le champ de la littérature ainsi que de la traduction<sup>35</sup>. Leurs œuvres faisaient souvent l'objet de l'adaptation à la poétique et aux exigences morales et religieuses du public de l'époque. Ainsi, Clément Marot actualise le texte

---

<sup>33</sup> Duché 2015, p. 335.

<sup>34</sup> Duché 2015, p. 342. Cette vision est exprimée notamment par Érasme dans *Lingua* (1525).

<sup>35</sup> Voir le chapitre dédié aux traductions de la poésie ancienne latine dans Duché 2015, p. 1029-1086.

des deux premiers livres des Métamorphoses d'Ovide et son successeur, François Hebert, introduit dans sa traduction une dimension religieuse et morale. De manière semblable, Joachim Du Bellay et Louis Des Masures, tous les deux traducteurs de l'Énéide de Virgile, adaptent le texte aux réalités et au lexique de l'époque<sup>36</sup>. Comme le dit Du Bellay dans le chapitre dix de sa *Défense*, le traducteur devrait faire le travail plutôt d'un paraphraste qui cherche à naturaliser le texte source pour le rendre accessible aux lecteurs de son époque<sup>37</sup>. Cela signifie de franciser les noms propres, d'enlever les périphrases complexes, de simplifier les références culturelles trop éloignées ou bien de les remplacer par des équivalents de son temps<sup>38</sup>.

## **2.2 Les traducteurs du centon de Proba et leurs traductions**

### **2.2.1 Richard Le Blanc (1510-1574)**

Toutes les informations sur la vie du premier des traducteurs proviennent des préfaces de ses traductions<sup>39</sup>. Il était précepteur des enfants d'Étienne de Morainville, maître d'hôtel du duc de Guise, auxquels il a destiné sa première traduction des *Travaux et les jours* d'Hésiode, publiée en 1547. Il traduisait donc des deux langues anciennes et son activité de traducteur était orientée principalement vers la poésie et la philosophie. Parmi ses traductions philosophiques, on compte le *Dialogue de Platon, intitulé Io* (1546), le *Dialogue sur la dignité sacerdotale* de St. Jean Chrysostome (1553) et le traité *De la subtilité* de Jérôme Cardan (1556). Le centon de Proba est le premier ouvrage qu'il a traduit du latin, suivi de la traduction *Sus la complainte du noier* de Pseudo-Ovide (1554) et des œuvres

---

<sup>36</sup> Leurs traductions paraissent toutes les deux en 1552.

<sup>37</sup> Duché 2015, p. 144.

<sup>38</sup> Id., pp. 430-434.

<sup>39</sup> Les informations biographiques sur les deux traducteurs sont issues des entrées « Le Blanc » et « Du Prat » dans Simonin 2001, ainsi que des articles sur leurs traductions du centon de Proba de Clément 2012 et de Cazès 2004.



de Virgile. Cela fait penser que la traduction du centon était pour lui une espèce d'exercice préparatoire avant d'aborder d'autres œuvres de la littérature romaine et particulièrement celles de Virgile<sup>40</sup>. Il a commencé par les quatre livres des *Géorgiques* (1554) pour passer ensuite à la traduction des *Bucoliques* (1555) dont la première églogue a été déjà traduite par Clément Marot en 1512. Ces traductions ont été intégrées dans l'édition collective des œuvres traduites de Virgile de 1574<sup>41</sup>.

### 2.2.2 Nomophile Marchois (c. 1520-c. 1570)

La deuxième des traductions françaises du centon de Proba porte le nom de Nomophile Marchois que les indices donnés dans les pièces liminaires de la traduction permettent à identifier avec Pardoux Du Prat<sup>42</sup>. Son pseudonyme fait référence à son origine de la Haute Marche au centre de la France et à son métier de jurisconsulte, Nomophile signifiant en grec « amant de la loi ». Après des études en droit à Toulouse, il est devenu professeur à Lyon où il a publié la plupart de ses livres. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages et commentaires du domaine du droit et parmi ses titres traduits on compte des traductions du grec, du latin et de l'italien. Pour les œuvres latines anciennes, il a traduit outre le centon de Proba de l'œuvre de Marc-Aurèle (1570)<sup>43</sup>. Il s'est converti au protestantisme et est devenu un ardent défenseur du calvinisme ce qui explique peut-être la présence de sa

---

<sup>40</sup> Cazès 2012, p. 337.

<sup>41</sup> *Les Œuvres de Publie Virgile Maron, prince des poètes latins. Traduits de Latin en François : les Bucoliques et Géorgiques par Clément Marot, et Richard Le Blanc. Et les douze livres des Aeneides par Loys des Masures Tournisien.*

<sup>42</sup> Clément 2012, p. 184.

<sup>43</sup> *Institution de la vie humaine, Dressee par Marc Antonin Philosophe, Empereur Romain. Remonstrance d'Agapetus Evesque, à l'Empereur Iustinian, de l'office d'un Empereur, ou Roy. Elegie de Solon Prince Athenien sur le fait, et vie des humains, la cause des ruines des villes. Le tout Traduit, par Pardoux du Prat, Docteur ès Droits, Lyon, V. ve Gabriel Cotier, 1570, in-8°.*

traduction du centon dans un recueil factice regroupant des écrits réformés et marqué « est prohibitus »<sup>44</sup>.

### 2.2.3 Les préfaces et d'autres paratextes

La traduction de Richard Le Blanc porte un long titre organisé en forme triangulaire : *Opuscule sur le mystere de nostre foy, collige des carmes de Vergile, reduis en ordre par Proba Falconia femme bien recommandee en la poesie, approuvee de S. Hierome, traduit en François par Richard le Blanc, et dédié à ma Dame Marguerite de France* (cf. illustr. 1, p. 76). Elle a été publiée en 1553 à Paris chez l'imprimeur Robert Masselin avec le privilège du roi<sup>45</sup>. Ce volume folioté d'un format in-16 contient une autre traduction de l'ouvrage de Philippe Béroalde intitulé *l'Histoire de Tancrede*<sup>46</sup> qui est dédié, quant à lui, à la demoiselle d'honneur de Marguerite de France mais qui n'est pas annoncé sur la page de titre. La mise en page ainsi que la typographie et le titre de *l'Opuscule* reproduisent l'édition du centon de Proba d'Hubert Sussaneau (Franciscus Stephanus) publié en 1543 dont Richard Le Blanc s'est servi pour sa traduction (cf. illustr. 2, p. 77). Il a repris également sa répartition en chapitres avec les titres explicatifs à une exception près<sup>47</sup>. Cette pratique de découper le texte en unités brèves et d'ajouter des titres qui en résument le contenu apparaît dans les manuscrits depuis le 11<sup>e</sup> siècle<sup>48</sup>. Pourtant, Richard Le Blanc ne prend pas en compte les références aux vers virgiliens qui sont marqués en marges

---

<sup>44</sup> Pour une description détaillée de ce recueil factice, voir Clément 2012.

<sup>45</sup> Le privilège du roi était décerné aux imprimeurs pour les protéger des contrefaçons ainsi que pour contrôler la production d'imprimés depuis sa promulgation par les lettres patentes de François I<sup>er</sup> en 1535.

<sup>46</sup> *L'Histoire de Tancrede* est inspirée d'une nouvelle de Boccace (*Décaméron*, 4<sup>e</sup> journée, 1<sup>re</sup> nouvelle) que l'humaniste Philippe Béroalde a reprise sous le titre *Philippi Beroaldi Carmen de duobus amantibus* et qui a été publiée à Leipzig à la fin du 15<sup>e</sup> siècle. Cazès, 2004, p. 102.

<sup>47</sup> Il s'agit du chapitre 39 qui porte chez Sussaneau le titre « Foribus clausis apparuit Christus discipulis » (fol. 20<sup>r</sup>). De plus, Richard Le Blanc omet l'entre-titre « Christus praedicat apostolis » (Sussaneau, fol. 18<sup>r</sup>) qui se trouve chez Sussaneau dans le chapitre 30 intitulé « Christus tradidit corpus et sanguinem discipulis ad sacramenti mysterium » (Sussaneau, fol. 17<sup>v</sup> ; Richard Le Blanc fol. c III<sup>v</sup>, chap. 29).

<sup>48</sup> Cazès 1998, p. 261.

de pages de son édition modèle et qui mettent en relief le procédé de composition citationnel. L'objectif de Richard Le Blanc n'était visiblement pas de souligner la forme particulière du texte et son appartenance à une autre culture. Le caractère centonien du texte source n'est brièvement évoqué que dans le titre (*colligé des carmes de Virgile, réduits en ordre par Proba*). Cependant, Hubert Sussaneau dans le prologue de son édition cite la définition du centon qui a été donnée par Ausone dans sa lettre-préface du *Cento nuptialis*<sup>49</sup> adressée à Paulin. Cette dernière faisait d'ailleurs partie de la plupart des éditions du centon de Proba faites au 16<sup>e</sup> siècle. De l'autre côté, Richard Le Blanc a repris de Sussaneau la mention de l'approbation de St. Jérôme qui se trouve dans le titre de son édition. Il semble que le but du traducteur soit de présenter un texte qui se prête à une lecture facile et agréable, ce dernier étant bien organisé et dépourvu des références intertextuelles ou des commentaires théoriques.

La traduction de Richard Le Blanc s'ouvre par une épître dédicatoire versifiée et adressée à « Marguerite de France, Duchesse de Berri, sœur unique du Roi » qui est pourtant décédée quatre ans avant la parution de la traduction ce qui est également mentionnée dans la dédicace : [...] *la mort trop-avare / Estoit entrée au verger de Navarre, / Ou pris avoit la belle fleur Roiale* (fol. a II<sup>r</sup>)<sup>50</sup>. Mais plus loin dans le texte apparaît une autre dédicataire, la belle-fille de cette dernière, du même nom Marguerite<sup>51</sup>: *Mais nous avons encores l'autre fleur / D'un mesme tronc, d'une mesme racine* (fol. a II<sup>v</sup>). Cela semble rejoindre l'hypothèse formulée par Hélène Cazès selon laquelle la traduction de Richard Le Blanc renvoie par ses dédicaces ainsi que par le choix de la matière virgilienne à l'héritage de Clément Marot qui a été

---

<sup>49</sup> *Nunc autem quid sit cento absoluit Ausonius in Centone Nuptiali his verbis : Variis de locis sensibusque diversis quaedam carminis structura solidatur in unum versum, ut coëant, aut caesi duo, aut unus et sequens cum medio, nam duos iunctim locare ineptum est, et tres una serie, merae nugae.* (fol. 2<sup>v</sup>)

<sup>50</sup> Marguerite de Navarre, sœur du roi François I<sup>er</sup>, (1492-1549).

<sup>51</sup> Marguerite de France, fille de François I<sup>er</sup>, (1523-1574).

protégé par Marguerite de Navarre. Cazès va encore plus loin en prétendant que le lien à Marot, un grand sympathisant de la Réforme, révèle une appartenance religieuse dissimulée<sup>52</sup>.

Quoi qu'il en soit, l'épître suit la topique des dédicaces de l'époque : il déploie d'abord les compliments conventionnels et exprime sa réticence de présenter son œuvre à une telle haute princesse dont la protection pourrait pourtant compenser les défauts de celui-là dus à son manque de talent prétendu.

*Par ce moien tres-illustre Princesse, / Vostre cœur haut, vostre cœur magnanime, / L'esprit craintif enhardit, et anime / Vous presenter ce mien petit escrit, / Ou sont narres des fais de Iesus Christ / [...] / Je di l'escrit estre mien seulement / Pour le François : car veritablement / Le tout i'ai pris de Probe Falconie, / Femme d'esprit trop-plus qu'humain munie.*

(fol. a II<sup>v</sup>–fol. a III<sup>r</sup>)

Un détail intéressant est l'expression *ce mien petit escrit* que Richard Le Blanc introduit discrètement dans son épître basée sinon sur le topos de la modestie largement développé. Elle témoigne de la conception de la traduction de l'époque selon laquelle en termes rhétoriques l'invention était perçue séparément de l'élocution<sup>53</sup>. Comme si cette dernière n'était qu'un ornement que le traducteur apporte à l'œuvre traduite et qui est la raison pour laquelle il considère en partie la traduction comme sa propre création. Outre la supposée allégeance marotique, la dédicace donne alors l'impression que

---

<sup>52</sup> Cazès 2004, p. 111-115.

<sup>53</sup> Duché 2015, p. 166-171

l'*Opuscule* est un ouvrage d'un « nouveau traducteur »<sup>54</sup> qui cherche la protection royale auprès de la sœur du roi en lui présentant l'œuvre écrite par une femme célèbre. De plus, la prière finale du centon de Proba étant remplacée chez Richard Le Blanc par un « Dizain de l'Auteur », qui reprend encore une fois l'éloge de la protectrice<sup>55</sup>.

La traduction de Nomophile Marchois est à première vue différente de celle de son prédécesseur, pourtant son titre est aussi étendu : *Amas chrestien ou extrait de la Poësie de Vergile accommodez au viel, et nouveau Testament, et reduitz en deux livres par Proba Fauconie femme d'Adelphus Romain, Mis en vers François par le Nomophile Marchois*<sup>56</sup>. Il suit une citation d'un verset grec du psaume 68 : *αἰνέσω τὸ ὄνομα τοῦ θεοῦ μετ' ᾠδῆς*<sup>57</sup> qui se trouve sur plusieurs de ses ouvrages de droit. En dessous de la marque typographique se trouve le nom de l'imprimeur lyonnais Jean d'Ogerolles qui a publié cet ouvrage en 1557 (cf. illustr. 3, p. 78). Il n'en existe aujourd'hui que deux exemplaires dont l'un à la bibliothèque de l'Arsenal à Paris et l'autre dans la bibliothèque de l'Université catholique de Lyon où il est relié avec d'autres textes dans un recueil factice marqué sur la page de garde « est prohibitus ». Il est possible que ce volume ait été rassemblé par des catholiques à des fins de controverses. Les deux exemplaires de l'*Amas chrestien* présentent les mêmes caractéristiques : il s'agit des in-8 comptant 72 pages dont 69 paginées.

Seule la page de titre présente des éléments qui contrastent avec le volume de Richard Le Blanc, il faut pourtant prendre en considération que

---

<sup>54</sup> Richard Le Blanc se désigne ainsi plus loin dans le texte : *Il vous plaira supporter le facteur, / Et excuser le nouveau traducteur* (fol. a III<sup>r</sup>).

<sup>55</sup> *Opuscule sur le mystère...*, fol. d II<sup>v</sup>.

<sup>56</sup> Le nom *amas* désigne une action d'amasser ou d'assembler en moyen français sans connotation négative et il est donc un équivalent fidèle du nom *centon*. HUGUET, Edmond, *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, date d'édition 1925-1967, Classique Garnier – consultable en ligne : <https://num.classiques-garnier.com/index.php?module=App&action=FrameMain>

<sup>57</sup> Selon la Septante (Ps 68, 31) : *Je louerai dans mes cantiques le nom de mon Dieu.* [https://theotex.org/septuaginta/psaumes/psaumes\\_68.html](https://theotex.org/septuaginta/psaumes/psaumes_68.html)

certaines différences pourraient être dues à l'édition du texte original que Nomophile Marchois a utilisée pour sa traduction et qui n'a pas été jusqu'à présent clairement identifiée<sup>58</sup>. Dans tous les cas, le titre ne mentionne pas St. Jérôme mais indique en revanche un détail biographique sur Proba qu'est le nom de son époux (Adelphus). De la même manière, la page de titre manque le nom d'un dédicataire mais porte une citation grecque du Psaume qui fait mention de Dieu. Cela révèle un caractère plus savant de sa traduction qui imposerait plus d'exigences aux lecteurs. Cette impression se poursuit avec le prologue qui porte la première dédicace « Aux dames de bon vouloir ». Nomophile Marchois y défend les femmes et la poésie de leurs « accusateurs » en présentant plusieurs arguments. Il rétorque d'abord que ce sont les œuvres de Dieu et fait appel aux autorités antiques et chrétiennes parmi lesquels nous rencontrons Homère, Ennius, Cicéron, Virgile ou St. Paul. Son objectif est de prouver que la poésie relève de l'inspiration divine qui était présente même chez les auteurs anciens. La preuve principale en est le centon de Proba qui met en lumière le message chrétien caché dans les œuvres virgiliennes. En se référant à Jean Boccace, il expose ensuite la technique centonienne et prône l'ingéniosité du centon de Proba qu'il prend selon la tradition pour preuve des capacités créatrices féminines. Ensuite, il présente des arguments qui justifient le droit de Proba de proposer son interprétation des récits bibliques. Il recourt alors à l'autorité de St. Augustin qui au chapitre huit de sa *Doctrina chrétienne* se montre plutôt tolérant à la lecture des écrits non-canoniques bien qu'il ne la conseille qu'à ceux qui ont une foi ferme<sup>59</sup>.

---

<sup>58</sup> Les titres de chapitres chez Nomophile Marchois ressemblent en partie aux titres de l'édition d'Alde Manuce de 1501-1502 ainsi que de celle de Bernard Lescuyer de 1516. Clément 2012, p. 185.

<sup>59</sup> « [...] tresbien le testifie S. Augustin au II livre chap. VIII de la doctrine chrestienne. » *L'Amas chrestien...* p. 6. *Erit igitur divinarum Scripturarum solertissimus indagator, qui primo totas legerit, notasque habuerit, et si nondum intellectu, iam tamen lectione, duntaxat eas quae appellantur canonicae. Nam caeteras securius leget fide veritatis instructus, ne praeoccupent imbecillum animum, et periculosos mendacis atque phantasmatis eludentes praeiudicent aliquid contra sanam intelligentiam.* (De doctrina christiana, liber II, cap. VIII ; cité d'après *Patrologia Latina*.)

De l'autre côté, Nomophile Marchois n'évite pas la position contraire et inclut la référence du Corpus de droit canonique où se trouve la liste des livres que l'Église a exclu de son canon et parmi lesquels figure *Centimetrum de Christo Virgilianis compaginatum versibus*<sup>60</sup>. Étant donné le contexte religieux de l'époque, il serait possible d'y entrevoir des signes de convictions confessionnelles du traducteur, comme prétend Michèle Clément dans son article consacré à cette traduction<sup>61</sup>. En traduisant l'ouvrage d'une poétesse « rejetée du monde clérical et privée de compétence exégétique dans le catholicisme », Nomophile Marchois transmettrait un message clair que celle-là peut être accueillie dans le calvinisme comme « une médiatrice de la parole biblique »<sup>62</sup>. L'enjeu évangélique serait donc le point commun des deux traductions françaises et l'actualisation du centon de Proba du 16<sup>e</sup> siècle, cette œuvre se prêtant depuis toujours à de multiples lectures<sup>63</sup>.

Or, la conception de la traduction de Nomophile Marchois semble différer de celle que Richard Le Blanc a évoquée dans son épître préfaciel. Ce premier ne s'approprie pas du texte mais il se met en position d'un simple passeur de la parole de Proba aux femmes de son époque, comme il fait entendre à la fin de la préface :

*Et pour autant que l'une de vostre sexe (mes Dames) à amassé lesditz lieux et reduit en vers Latins i'ay bien voulu vous faire veoir la traduction d'iceux en langaige François pour le contentement de vostre desir Chrestien.*

(p. 6)

---

<sup>60</sup> Voir ci-dessus, note 20.

<sup>61</sup> Clément 2012, 188-191.

<sup>62</sup> Id., p. 190.

<sup>63</sup> Cazès 1998, p. 186.

Cette première longue dédicace en prose est suivie d'autres qui sont plus brèves et versifiées : un chant royal adressé « au lecteur chrestien » (pp. 7-8), un dizain à ses compatriotes « Aux Marchois » (p. 9) et un rondeau à une noble également de sa région d'origine « A une demoiselle de la Marche I. de Rochedragon » (pp. 9-10). Le dernier dédicataire de l'*Amas chrestien* est Barthélémy Du Prat, le frère de Nomophile Marchois, auquel est dédié un dizain qui clôt tout le volume<sup>64</sup>. Toutes ces formes poétiques sous différentes variations présentent le contenu du livre et incitent ses destinataires à une foi solide en Dieu<sup>65</sup>. Le texte même de la traduction est, comme chez Richard Le Blanc, organisé en chapitres avec des titres explicatifs qui sont pourtant plus étendus. Les deux parties sont en plus divisées par un épigramme « Au lecteur » qui résume brièvement le contenu de la partie vétérotestamentaire et annonce la suite. Une différence importante par rapport à l'autre traduction est l'usage des références marginales dues à Nomophile Marchois lui-même. Elles concernent non seulement les œuvres de Virgile mais aussi les textes bibliques (cf. illustr. 4, p. 79). Comme il ne s'agit pourtant pas d'indications des vers précis, elles servent plutôt d'une sorte d'invitations à des lectures complémentaires. D'un autre côté, la double appartenance du texte source, virgilienne et chrétienne, est ainsi constamment rappelée, même si c'est le contenu du poème et non sa technique spécifique d'écriture qui en fait l'intérêt.

---

<sup>64</sup> Il s'agit dans l'ordre de la page 72. Les quatre dernières pages ne sont pourtant plus paginées.

<sup>65</sup> Nomophile Marchois choisit clairement des formes marotiques ce qui est, selon Michèle Clément, un signal esthétique aussi bien que confessionnel. Clément 2012, p. 189.



### **3 Analyse textuelle**

#### **3.1 Introduction**

Rien qu'en parcourant les quelques premières pages des deux traductions françaises du centon de Proba, nous nous apercevons aussitôt d'une grande dissemblance entre elles. L'objectif des chapitres suivants sera donc d'analyser leurs différents niveaux textuels avec l'accent mis sur les aspects par lesquels elles s'éloignent du texte latin ou bien diffèrent l'une de l'autre. Or, comme le sens, ou bien faut-il plutôt dire les sens du texte relève de l'interaction de ses différentes strates, il est tout au moins problématique de chercher à les examiner séparément. Pourtant la possibilité de comparer deux traductions, quasiment concomitantes, du même texte permet de mieux repérer certains éléments récurrents et des accents qui pourraient signaler des tendances globales dans l'approche traductive de chacun des deux traducteurs. Il sera question par la suite d'essayer de saisir leurs stratégies de traduction et de confronter celles-ci aux constatations préalables sur les possibles objectifs visés par les traducteurs tels que nous les avons esquissés dans la partie précédente en analysant leurs pièces préfacielles.

Les limites d'une telle analyse prises en compte, cette partie sera organisée en cinq chapitres : premièrement nous nous focaliserons sur la comparaison des préférences lexicales des deux traducteurs, ensuite il s'agira d'étudier leurs approches de la traduction des références culturelles et mythologiques antiques. Le troisième chapitre sera consacré aux expressions latines qui expriment de manière indirecte des réalités chrétiennes ; un ensemble spécifique des noms de personnages bibliques sera examiné séparément. Le chapitre suivant abordera la question des ajouts personnels des traducteurs au texte du centon pour arriver au dernier chapitre à la caractérisation des traits les plus spécifiques de la syntaxe et du style. Chacune de ces parties thématiques sera appuyée de nombreux exemples qui

présenteront à chaque fois la version latine suivie dans l'ordre chronologique par la traduction de Richard Le Blanc et ensuite par celle de Nomophile Marchois. Pour le texte latin du centon de Proba ainsi que pour la numérotation des vers nous suivons l'édition moderne des éditeurs Alessia Fassina et Carlo M. Lucarini (2015)<sup>66</sup> en indiquant entre crochets les variantes présentes dans l'édition humaniste d'Hubert Sussaneau (1543) qui a servi de modèle pour la traduction de Richard Le Blanc. Quant aux citations de la traduction de ce premier traducteur, elles seront suivies des numéros de chapitres avec la mention A pour la partie correspondant à l'Ancien Testament et N pour la partie néotestamentaire. Les citations de la traduction de Nomophile Marchois seront indiquées par les numéros de pages. Pour une meilleure orientation, les noms des deux traducteurs seront dans le texte suivant indiqués par les initiales RL (Richard Le Blanc) et NM (Nomophile Marchois).

### 3.2 Choix lexicaux : langage usuel vs particularités

1. 59 : *lumina, labentem caelo quae ducitis annum : Soleil et Lune / [...]/ Qui faites l'an par votre cours céleste (A, chap. 5) × *lumieres / Qui de conduire estes tant coustumieres / les ans coulants. (p. 17)**
2. 319 : *Quid memorem infandas caedes, quid facta tyranni : Qu'est-il besoing, que maintenant recite / Occisions et la guerre maudite ? / A quoy dirai les malfais d'un tyran ? (A, chap. 36) × *Ia n'est besoin les meurtres memorer / Du faux tiran : n'en iceux immorer. (p. 40)**

---

<sup>66</sup> PROBA, Faltonia Betitia, FASSINA, Alessia et LUCARINI, Carlo M., *Cento Vergilianus*, Berlin, Munich, Boston, De Gruyter, 2015.

3. 99-100 : *variarum monstra ferarum / omnigenumque pecus* : *La terre [...] divers monstre / Les animaus de toute sorte monstre* (A, chap. 11) × *mains monstres sauvages / Et maint bestail, animaux solivages* (p. 20)
4. 120 : *os umerosque Dei similis* : *représentant l'image / Du haut Seigneur* (A, chap. 13) × *Semblable à Dieu il est, et à la bouche, / Pencée, et mains* (p. 22)
5. 428 : *intonsi montes* : *D'arbres couverts ia les hautes montagnes* (N, chap. 13) × *non fauchées montaignes* (p. 51)
6. 1 : *duces* : *les Rois, et seigneurs de hautesse* (A, chap. 1) × *les Ducz* (p. 11)

Dans tous les exemples présentés ci-dessus, nous voyons que RL est relativement libre face au texte latin en traduisant plutôt le sens global, par le biais d'équivalents courants et généraux, que les différents mots dont il se compose. Le premier extrait (1) en présente déjà plusieurs exemples : tout d'abord la tournure *annum ducere* est traduite par un verbe très fréquent et polysémique *faire*, ensuite le terme général et métaphorique *lumina* est substitué par des noms concrets *Soleil* et *Lune*, et finalement le participe *labens* est transformé en substantif *cours* qui est, contrairement au latin et de manière plus attendue, associé au mouvement des deux corps célestes. Dans l'exemple suivant (2), le verbe *memorare* se voit substitué par des verbes synonymes *réciter* et *dire*, qui explicitent le fait qu'*occisions*, *guerre maudite* et *malfais d'un tyran* sont des sujets possibles de récits écrits ou plus précisément déclamés. La tendance de RL à la simplification et à l'explicitation du texte latin se manifeste également dans le cas des deux autres solutions citées ci-dessus (3, 4) : il efface toute la spécification des animaux dans l'extrait numéro 3, à savoir le fait qu'il s'agit de bêtes sauvages et du bétail (*monstra ferarum omnigenumque pecus*). De même, dans

l'exemple numéro 4 il simplifie la traduction en omettant les détails corporels présents en latin (*os umerosque*) et explicite le sens de cette périphrase par l'usage du vocabulaire chrétien (*l'image du haut Seigneur*)<sup>67</sup>. Les deux dernières citations (5, 6) mettent en lumière son intention de normaliser le texte latin, c'est-à-dire d'enlever des mots peu usités et de l'adapter aux lecteurs de son époque, ce même procédé étant pourtant à la source, bien que de manière peut-être moins apparente, de toutes les solutions traductives jusqu'ici analysées. La signification de l'expression figurée *intonsi montes* (5) est alors explicitée notamment par l'ajout du complément *arbres* à l'adjectif *couverts*, et les *montagnes* sont en plus caractérisées par l'épithète *haut* habituellement associée à celles-ci. De manière semblable, le nom *duces* (6) est remplacé par un équivalent adaptatif *rois et seigneurs de hautesse* qui renvoie à la réalité féodale et monarchique de la société de l'époque.

NM, quant à lui, s'appuie plus sur le lexique du texte source et cherche des équivalents littéraux pour les différents vocables latins. Il utilise de ce fait des mots d'un côté sémantiquement plus précis et moins usités de l'autre. Ainsi le verbe *ducere* (1) est-il, dans sa traduction, substitué par l'équivalent *conduire*, étymologiquement apparenté à celui-là. Et de même pour les deux autres occurrences de ce premier exemple, NM suit étroitement l'original et garde l'appellation métaphorique *lumières* ainsi que le participe *coulant* associé aux *ans*. Le fait qu'il s'est inspiré du vocabulaire de l'original pour la recherche des équivalents français, est également manifeste dans la substitution du verbe *memorare* par *memorer* (2) ; cet exemple illustre une autre conséquence de cette approche de traduction, si elle se rencontre avec la contrainte de la rime. Le placement du verbe *memorer* en fin de vers entraîne en effet l'usage d'un verbe latinisant et inusité *immorer* qui n'est

---

<sup>67</sup> Le mot latin *imago* est pourtant utilisé dans ce passage racontant la création d'Adam, mais quelques vers plus haut : *Iamque inproviso tantae pietatis imago / procedit* (v. 118).

attesté dans le *Dictionnaire du Moyen Français* que sous sa forme non-préfixée *morer*<sup>68</sup>. Un cas similaire se présente dans l'exemple suivant (3), où il est possible de voir l'attention que NM prête aux divers mots utilisés dans l'original, ce qui mène, encore une fois, suite à la rime, à l'introduction de mots inhabituels. Le terme précis *pecus* est ici gardé ainsi que la spécification des monstres – *sauvages*, qui rime avec le latinisme *solivage*<sup>69</sup>. Le même effort de rendre tous les vocables latins en français est particulièrement évident dans l'exemple (4), où NM traduit non seulement l'adjectif *similis*, celui-ci étant d'ailleurs étymon de l'équivalent français choisi (*semblable*), mais aussi les deux accusatifs grecs *os umerosque*, qui sont pour le sens global du vers redondants (*à la bouche et mains*). Il en ajoute même un autre de sa propre invention (*pencée*) annonçant un autre procédé typique pour NM, qui sera traité par la suite de manière plus détaillée. Les deux dernières citations ne sont, dans le cas de NM, que d'autres exemples d'un aspect de son approche traductive déjà analysé, à savoir trouver des équivalents français issus, dans la mesure du possible, des mots latins *duces* – *ducz* (6), ou bien (à défaut ?) traduire ceux-ci de manière la plus littérale possible *intonsi* – *non fauchées* (5).

Après avoir examiné quelques exemples de choix lexicaux faits par les traducteurs pour traduire en français les mêmes vers de l'original, il est possible de constater la préférence de RL pour un lexique courant à sens général qui transmet plutôt le sens global que les différents éléments dont il se compose dans l'original, ce qui donne à sa traduction un certain aspect d'homogénéité. NM, bien au contraire, s'est montré plus attentif aux unités

---

<sup>68</sup> DMF : *Dictionnaire du Moyen Français (1330-1500)*, version 2020, ATILF – CNRS et Université de Lorraine, disponible en ligne : [http://zeus.atilf.fr/scripts/dmfX.exe?LEM=morer;XMODE=STELLa;FERMER;;AFFICHAGE=0;MENU=menu\\_dmf;ISIS=isis\\_dmf2020.txt;MENU=menu\\_recherche\\_dictionnaire;OUVRIR\\_MENU=1;ONGLET=dmf2020;OO1=2;OO2=1;OO3=-1;s=s1563090c;LANGUE=FR](http://zeus.atilf.fr/scripts/dmfX.exe?LEM=morer;XMODE=STELLa;FERMER;;AFFICHAGE=0;MENU=menu_dmf;ISIS=isis_dmf2020.txt;MENU=menu_recherche_dictionnaire;OUVRIR_MENU=1;ONGLET=dmf2020;OO1=2;OO2=1;OO3=-1;s=s1563090c;LANGUE=FR) (consulté le 16 juillet 2021). Ce verbe est absent du *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle* d'Edmond Huguet.

<sup>69</sup> Cet adjectif n'est pas attesté ni dans l'un, ni dans l'autre des dictionnaires cités dans la note de bas de page précédente.

lexicales qu'il vise à traduire de manière fidèle en prenant en considération leur étymologie et qui ressortent de l'ensemble du texte.

### **3.3 Références culturelles et mythologiques**

L'appartenance du texte source à une zone culturelle particulière, éloignée de celle du public cible non seulement dans l'espace mais parfois aussi dans le temps, est l'un des problèmes majeurs de la traduction auquel chaque traducteur est confronté. Le centon, composé entièrement de citations d'œuvres canoniques d'une culture, représente en quelque sorte un cas extrême, car avec la traduction disparaît le jeu d'associations, qui n'est intelligible qu'au public partageant la même langue et les mêmes références culturelles<sup>70</sup>. Cependant, à côté de cette spécificité liée à la technique de composition en principe intraduisible, les centons contiennent des références culturelles avec lesquelles le traducteur peut travailler comme dans le cas des autres textes. C'est bien aux approches des deux traducteurs du centon de Proba à la transposition de cette couche textuelle que nous nous intéresserons dans la présente partie. Leurs solutions traductives seront, dans un premier temps, illustrées sur un passage du début du poème, qui se distingue par une cumulation considérable de références à la culture antique. Elles seront, dans un second temps, appuyées et nuancées à l'aide d'autres exemples tirés de la partie du centon correspondant à l'Ancien et au Nouveau Testament dont une partie concernant spécifiquement la figure de Jésus sera analysée séparément.

---

<sup>70</sup> Voir BAŽIL, Martin, « Možnosti překladu centonové poezie aneb Jak zprostředkovat nevyslovené ? », dans : *Sambucus* III, Trnava, Trnavská universita v Trnavě, 2008, p. 21.

### 3.3.1 Références culturelles et mythologiques du prologue

*Non nunc [nec] ambrosium cura est mihi quaerere nectar,  
nec libet Aonio de vertice ducere Musas,  
non mihi saxa loqui vanus persuadeat error  
laurigerosque sequi tripodas et inania vota  
iurgantesque deos [deas] procerum victosque penates :  
nullus enim labor est verbis extendere famam  
atque hominum studiis parvam disquirere laudem :  
Castalio sed fonte magis [madens] imitata beatos  
quae sitiens hausit sanctae libamina lucis  
hinc canere incipiam.*

(v. 13-22)

<p><i>Je n'ai souci tout mon plaisir avoir : Point ne me plaist invoquer les neuf Muses, Ne par erreur dire choses confuses, N'y ensuivre Apollo, ne faulx vœus : Et pour beauté en debat ie ne veus Pas ensuivre les deesses hautaines, Ne dieus vaincus, qui tous sont choses vaines. Ce n'est labeur d'avoir bruit par parole : Et par faveur la louenge est frivole. [Chap. 3] Ensuivant ceus ou sont graces infuses : Et m'arrousans aus fontaines des Muses, Ce qu'ai puisé (aiant soif) au calice De sainte Paix, et du haut sacrifice, Commencerai le chanter et descrire.</i></p> <p>(A, chap. 2-3)</p>	<p><i>Point ie ne veux ambrosie, ou nectar Ne du sommet Aonian, tost ne tard, Amener muse. Et les pierres parler Croire ne veux ne chars tirés par l'air, Suivre ne veux tripodes laurigeres Dieux domesticqz, frivolz, et belligeres. Ne le courroux des Deesses : ne veux Vains et frivols certes suivre ne veux, Car c'est labeur sans profit en effect : Qui rend chascun à perdition de faict Et si ne veux la renommee tendre Par vains propostz : et ne veux aussi tendre A m'enquerir de la louange vaine D'aucun humain : à ce ne tend ma veine D'icy en avant offrendes de lumiere Chanter sera ma Muse coustumiere En ensuivant à tousiours les heureux Comme ont appris mes espritz desirieux</i></p> <p>(p. 12-13)</p>
--	---

Il s'agit ici d'une partie du prologue, non-composée encore par la technique citationnelle, où Proba dans une *recusatio* introductive rompt avec la tradition littéraire antérieure en rejetant les sources d'inspiration poétique païennes et traditionnelles pour les remplacer ensuite par l'Esprit Saint et le Dieu chrétien<sup>71</sup>. Dans sa traduction de ce passage, RL a entrepris de nombreuses modifications par rapport à la version originale : d'abord *ambrosium* et *nectar*, les deux attributs de la création poétique ancienne, sont effacés et remplacés par une expression généralisant *avoir mon plaisir* qui témoigne de la signification de ces deux noms à la Renaissance, restreinte aux symboles de délices à la manière de celles dont jouissaient les dieux dans la mythologie gréco-romaine<sup>72</sup>. Ainsi anticipe-t-il d'une certaine façon l'expression de la modestie, que Proba introduit plus loin (v. 18-19) en refusant toute reconnaissance pour son œuvre. De la même manière, il généralise et explicite les images suivantes afin de convenir à la connaissance de la mythologie antique qu'avait probablement son public. *Musas de vertice Aonio ducere* donne alors en français un simple *invoker Muses* et *ensuivir Apollo* substitue l'allusion savante *laurigeros sequi tripodas*. Par contre, la référence au jugement de Pâris, *iurgantes deas*, est conservée en entier, seulement avec un ajout explicitant, ce qui serait dû à la notoriété de cette histoire. Il procède ici de la manière opposée à celle du texte latin qui préfère le particulier au général et recherche des tours inhabituelles faisant appel à l'érudition du lecteur. La traduction de deux autres expressions ne fait pas exception : *victos penates* deviennent *dieux vaincus* sans la spécification qu'il s'agit de dieux de la maison, et la source

---

<sup>71</sup> Schottenius Cullhed 2015, p. 117-123.

<sup>72</sup> Voir l'entrée *ambrosie* avec ses dérivés *ambrosien* et *ambrosin* ainsi que celle des adjectifs dérivés du mot *nectar* : *nectaré*, *nectareux*, *nectarien*, *nectarin* et *nectarique*, dans le *Dictionnaire* d'Edmond Huguet (<https://num.classiques-garnier.com/index.php?module=App&action=FrameMain>).



précise *Castalius fons* est transformée en *fontaines des Muses* dont le sens symbolique est souligné par l'usage du pluriel.

NM tient, quasiment dans tous ces cas, à traduire chaque mot et à transmettre son sens particulier. Sa version de *recusatio* contient ainsi tous les termes clé de l'original : *ambrosie, nectar, amener muse du sommet Aonian, tripodes laurigères*, qui contribuent à l'étrangeté de son lexique, déjà repérée dans le chapitre précédent. Il garde même tout le sémantisme du mot *penates* en choisissant une solution explicative *dieux domesticqz*. Pourtant, la mention de la source castalienne est omise, sa seule trace étant dans l'expression *chanter sera ma Muse coustumiere* ; il est possible que NM y voie une certaine incohérence à enlever<sup>73</sup>, tout comme les commentateurs du centon qui, depuis le Moyen Âge, ont interprété cette référence comme un symbole du baptême. Cette fontaine, située au Mont Parnasse et consacrée aux Muses et à Apollon, n'est évoquée en effet qu'après la longue énumération d'éléments de la tradition païenne antérieure et, contrairement à ceux-ci, elle n'est pas rejetée. À en juger selon sa traduction, RL ne prêtait pas attention à cette contradiction supposée ni à l'interprétation chrétienne, la source des Muses étant pour lui le symbole de la virtuosité poétique, dont il faut pour pouvoir transmettre le sujet « *puisé au calice de sainte Paix et du haut sacrifice* ».

En résumé, les références mythologiques présentes dans l'extrait analysé font l'objet de plusieurs transformations de la part des deux traducteurs : RL a recours notamment aux procédés de simplification et de généralisation en substituant une expression à sens global aux détails, dans le but d'adapter le texte à l'horizon culturel de ses destinataires. Plus attentif aux différents termes qu'il cherche à traduire littéralement, NM, lui non plus,

---

<sup>73</sup> Schottenius Cullhed 2015, p. 124. Pourtant, sans la connaissance de l'édition modèle de la traduction de NM cela ne reste qu'une simple hypothèse, la leçon dans le vers 20 étant jusqu'à présent incertaine.

n'hésite pourtant pas à modifier, voire effacer celles des références qui lui paraîtraient échapper à la logique du passage, ou bien à expliciter leur sens par des ajouts explicatifs. Ces premières observations seront par la suite vérifiées et complétées avec l'analyse d'autres exemples, issus de différentes parties du centon même.

### 3.3.2 Références culturelles et mythologiques du centon

1. 62-63 : *et chaos in praeceps tantum tendebat ad umbras / quantus ad aetherium caeli suspectus Olympum : Confusion son vol avoit tendu / Autant en bas vers le lieu Plutonique, / Qu'est haut l'aspect iusqu'au clair mont celique. (A, chap. 5) × D'autant en bas confusion tendoit / Que le regard contremont s'extendoit / Envers Olympe, et le Ciel tresserein. (p. 17)*
2. 82-83 : *Et iam prima novo spargebat lumine terras ducebatque diem stellis Aurora [anrora] fugatis : Ià Aurora claire amenait le iour / En dechassant estoilles sans seiour (A, chap. 8) × L'omnipotent fit alors sans seiour / Le reluisant par sa puissance iour : Il expandit sur terre la lumiere / Par sa parole issit la clarté premiere (p. 19)*
3. 443-444 : *Est domus alta : voca Zephyros et labere pinnis / ardua tecta petens, ausus te credere caelo : Ceste maison est de hauteur profonde : / De haut en bas te iecter as pouvoir : / Les anges lors viendront te recevoir (N, chap. 14) × Appelle vents (car la maison est haute) / Et tombe en bas [...] (p. 52)*

Ces trois extraits montrent d'autres aspects du travail des traducteurs avec les éléments de la culture antique, présents dans le centon. Le premier exemple (1), où il s'agit de la traduction du nom *Olympus*, présente encore une fois les procédés que nous avons déjà repérés : la substitution par un équivalent commun pour RL et l'amplification pour NM. Pourtant, ce cas

paraît plus complexe. Si RL simplifie la référence présente dans le texte original, il en ajoute une autre de sa propre invention (*lieu Plutonique*). Et NM, quant à lui, garde le nom propre en l'amplifiant, mais l'objectif de l'ajout serait, cette fois, plus une atténuation de l'énoncé que son explicitation. Le syntagme *aetherium caeli Olympum* est, en effet, décomposé dans sa version en deux éléments coordonnés, le siège des dieux païens et celui du Dieu des chrétiens (*Olympe et le Ciel tresserrain*). Il est possible que cette solution ait été motivée par l'effort de NM de purifier d'associations païennes tout ce qui concerne le Dieu chrétien.

Cette hypothèse semble être confirmée par l'exemple suivant (2), où la divinité de l'aube personnifiée (*Aurora*<sup>74</sup>) est remplacée, dans la traduction de NM, par *Dieu (l'omnipotent)*, dont la puissance est à plusieurs occurrences mise en relief. Cependant, cette solution est, dans le contexte du passage entier, quelque peu surprenante, car elle double le récit de séparation de la lumière des ombres qui se trouve quelques vers plus haut<sup>75</sup>. RL, au contraire, garde cette expression figurée qui indiquait, sous des formes différentes, le passage du temps ainsi que celui de l'événement dans la poésie épique ancienne (*Aurora claire amenait le iour*). Entré dans le lexique français au 13<sup>e</sup> et largement répandu au 16<sup>e</sup> siècle, le terme poétique *aurore* a été bien familier aux lecteurs contemporains, ce qui rejoint la tendance de RL, déjà évoquée, de ne pas modifier les faits culturels connus dans son époque<sup>76</sup>.

La dernière citation (3) illustre un cas particulier de références culturelles qui ont des équivalents précis dans la Bible. En règle générale,

<sup>74</sup> La leçon *anrora* présente dans l'édition de Sussaneau n'est sans doute qu'une faute d'orthographe.

<sup>75</sup> 63-66 : *Tum pater omnipotens, rerum cui summa potestas / aera dimovit tenebrosam et dispulit umbras / et medium luci atque umbris iam dividit orbem.* : *Le Pere adonc, qui tient tout et embrasse, / Esclaircir l'air et les ombres dechasse, / En separant la lumiere de l'ombre.* (A, chap. 6) × *L'ors dechassa le Pere souverain / L'air tenebreux : et divisa le monde / L'altitonant : fait le iour clair, et monde / Et noire nuit pourtant maint malefice.* (p. 17).

<sup>76</sup> Voir l'entrée *aurore* dans *Le Trésor de la Langue Française informatisée* (TLFi), Étymologie, (<https://www.cnrtl.fr/etymologie/aurore>).

RL opte pour la voie de l'adaptation, cette fois, au récit biblique respectif, et réduit ainsi considérablement la spécificité du centon qu'est son appartenance à une double tradition, antique et chrétienne. Dans le présent exemple, il s'agit de l'épisode de la tentation de Jésus au désert, où la périphrase latine (*Zephyros*) est enlevée dans la traduction de RL au profit du mot précis *anges*, utilisé dans les Évangiles selon St. Matthieu et Luc<sup>77</sup>. NM vise, dans la plupart de ces cas, à reproduire les expressions indirectes de l'original, même si sa traduction, comme nous l'avons déjà vu, s'en éloigne souvent de manière considérable.

1. 557-560 : *At media socios incedens nave per ipsos / ipse gubernaclo rector subit, ipse magister. / Intremuit malus, gemit sub pondere cumba, / vela cadunt, puppique Deus consedit [conscendit] in alta : Et le Seigneur dedens la nef descend (N, chap. 27) × Et dans la nef marchoit au milieu d'eux / [...] / Le gouverneur (qui a des biens l'amas) / Entré dedans la navire le mas / Trembla bien fort comme fit sous la charge (p. 61)*
2. 562-563 : *Tunc etiam tardi costas [costis] agitator [agitatus] aselli / insedit nimbo effulgens : Puis le Seigneur sus l'Asne se transporte / En la cité (N, chap. 23) × L'Eternel filz s'assit dessus l'asnon : / Resplendissoit-il de poulpre ? hélas non / Mais de vertu. [...] (p. 58)*

Dans le cas de ces deux exemples, il ne s'agit pas de faits culturels tels que nous les avons vus précédemment, où il était majoritairement question des noms propres dotés de valeur symbolique importante dans la civilisation gréco-romaine. Ces extraits présentent plutôt la conception des dieux et des

---

<sup>77</sup> Voir Lc 4, 10 (car il est écrit : *Il donnera pour toi ordre à ses anges de te garder*) et Mt 4, 6 (et lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit : *Il donnera pour toi des ordres à ses anges et ils te porteront sur leurs mains pour t'éviter de heurter du pied quelque pierre.* » ), cité d'après Collectif (trad. de l'hébreu), *La Bible, Traduction œcuménique de la Bible*, Paris, Villiers-le-Bel, Bibli'O – Société biblique française, 2010, disponible en ligne : <https://lire.la-bible.net>.

héros mythologiques typique pour les Anciens, qui leur attribuaient les propriétés humaines, seulement intensifiées. Cette idée est ici appliquée à la figure de Jésus Christ<sup>78</sup> ce qui n'était sans doute guère intelligible au public de l'époque moderne, ancré dans la tradition chrétienne. La façon dont les deux traducteurs transforment ces passages, en fait preuve.

Tout d'abord, dans la scène de la tempête sur la mer associée à celle de Jésus marchant sur l'eau, la nature surnaturelle de celui-là est évoquée par son poids qui fait gémir le navire. RL supprime tous ces détails descriptifs et met en avant le contenu chrétien en traduisant de manière directe le sens global du passage qu'il réduit et rapproche de la version biblique de cette histoire. NM, au contraire, garde la description des effets produits à l'entrée de Jésus dans le navire, mais il la normalise en y introduisant une comparaison *comme fit sous la charge*, qui modifie la caractéristique générale en un détail supplémentaire, ajouté pour mieux évoquer cette situation particulière.

Ensuite, le second extrait raconte l'entrée de Jésus à Jérusalem où il est caractérisé par des termes utilisés dans l'hypotexte virgilien pour Athéna : *nimbo effulgens – nimbé d'une éclatante lumière*<sup>79</sup>. Les deux traducteurs adoptent les mêmes approches que dans le cas précédent. Dans la version de RL, encore une fois, tout ce passage est considérablement modifié et développé selon les Évangiles pour donner un récit simple et direct, tandis que NM le traduit en l'interprétant à sa manière. Il est probable que sa traduction souligne le fait paradoxal que Jésus en tant que roi du Royaume des cieux ne possède pas les signes terrestres de la royauté. Le texte n'est donc pas tant adapté à la Bible, que donne lieu à une interprétation spirituelle.

---

<sup>78</sup> Pour plus de détails sur l'image de Jésus en tant que héros épique chez Proba, voir Clark-Hatch 1981, pp. 31-39.

<sup>79</sup> L'équivalent français est emprunté à la traduction du *Centon de Proba* d'Hélène Cazès, Cazès 1998, p. 246.

Il existe une troisième occurrence de ce type dans le texte latin<sup>80</sup> qui est pourtant modifiée déjà dans l'édition de Sussaneau, et peut-être elle l'était aussi dans la version que NM a utilisée pour sa traduction. Ceci ne reste cependant qu'une simple hypothèse en raison, entre autres, de la forte réduction de ce passage. Il s'agit de la scène suivant l'épisode du Christ tenté au désert, qui évoque le commencement de son activité publique. Entouré d'un grand rassemblement de gens, Jésus les dépasse de hauteur à la manière d'un héros épique ; ce passage est pourtant atténué par la substitution de *umeris* par *animis* qui déplace la description du physique vers une caractérisation d'ordre plutôt spirituel. Il est à noter que cette fois-ci RL ne l'a pas omise.

Dans cette seconde partie de l'analyse, nous avons repéré les mêmes procédés traductifs que ceux employés par les traducteurs dans le prologue. Pourtant, il y a une certaine différence relevant du fait qu'au niveau sémantique, la partie centonisée est contrairement à la préface liée à un autre texte, celui de la Bible. En traduisant le centon et les références, les deux traducteurs peuvent donc se servir de ce lien et adapter le texte en fonction de la version biblique de l'histoire respective. C'est ce qui fait notamment RL qui n'hésite pas à utiliser des termes précis à la place des périphrases latines et à enlever tout ce qui pourrait produire un fort effet d'étrangeté. NM recourt moins fréquemment à une pareille explicitation par substitution et à l'omission, mais plutôt il normalise les références antiques par des ajouts ou par des petits glissements de sens. De plus, sa traduction ne suit pas tant la version biblique, qu'elle présente des interprétations plus personnelles.

---

<sup>80</sup> 459-462 : *Multi praeterea [...] / concurrunt fremitu denso stipantque frequentes / [...] medium nam plurima turba / hunc habet atque umeris [animis] extantem suspicit altis.* : Plusieurs aussi, [...] / [...] / Sont venus voir plus qu'humaine nature (N, chap. 17) × *Autres pervers de ce bruit rougissoient / Environant ce filz, et fremissoient.* (p. 53).

### 3.4 Usage du vocabulaire religieux

L'un des traits inhérents aux textes composés par la technique centonienne est leur nature évocatrice, où les différents mots ainsi que les segments textuels plus larges renvoient au contexte d'origine en exprimant un sens nouveau. De plus, celui-ci peut être, à son tour, lié à un autre texte, comme c'est le cas de la Bible pour le centon de Proba. Néanmoins, c'est cette strate sémantique primaire, biblique en l'occurrence, avec le style particulier, indirect et périphrastique, que la traduction est susceptible de transmettre, les autres strates sous-jacentes étant inévitablement réduites, suite à cette transposition du texte dans un autre contexte linguistique et culturel. Dans ce nouveau chapitre, nous examinerons comment les deux traducteurs répondent à la spécificité du centon qui articule l'écriture et la poésie anciennes et le contenu chrétien, dont la valeur dans la société de l'époque moderne, imprégnée du christianisme, était toute différente de celle à l'Antiquité tardive.

#### 3.4.1 Christianisation du lexique virgilien

1. 420-421 : *concretam exemit labem purumque reliquit / aetherium sensum : Et m'exemptant de peché tresimunde / Et m'a laissé mon esprit pur et munde. (N, chap. 13) × Il m'a osté la macule attachée / Dont la mienne ame estoit fort entachée. (p. 50)*
2. 303-304 : *furor iraque mentem / praecipitant : Et tost apres fole fureur, et ire / Le cœur de l'homme en malfait precipitent. (A, chap. 33) × Et fait fureur la pencee internelle / Précipiter. (p. 38)*
3. 514 : *Omnia praecepi [perfeci] : I'ai accompli les commandemens tous (N, chap. 21) × (omet)*

4. 333 : *Nunc ad te et tua magna [magne] pater consulta revertor. : Pere  
eternel qui ne laisses les tiens / A ton secours maintenant je reviens.  
(N, chap. 1) × *Or maintenant viens-ie, Pere Eternel, / A ton arrest  
divin, et supernel* (p. 43)*
5. 616-617 : *ingentem quercum, decisis undique ramis / constituunt : Et  
en la Croix ainsi l'ont attaché. (N chap. 34) × *Ont eslevé un arbre où  
[...]* (p. 64)*
6. 10-11 : *aeternique [aeternumque] tui septemplicis ora resolve /  
spiritus [pneumatis] : A nostre faict donne la grâce ceinte / De tes sept  
dons (A, chap. 2) × *Et ton esprit descouvre* (p. 12)*
7. 21 : *quae sitiens hausi sanctae libamina lucis [pacis] : Ce qu'ai puisé  
(aiant soif) au calice / De sainte Paix, et du haut sacrifice (A, chap.  
3) × *offrendes de lumiere* (p. 13)*

Dans la majorité des cas, RL substitue aux périphrases latines des équivalents directs puisés du lexique chrétien établi, et va ainsi, encore une fois, à la rencontre de l'horizon d'attente de ses destinataires. Le terme *péché* (1) est donc utilisé à maintes reprises pour remplacer la variété de désignations latines : *labes*, mais aussi *inceptum*, *scelus*, etc. De la même manière, les mots *esprit* (1) et *cœur* (2) sont choisis respectivement suite à l'association suscitée par l'expression latine, qui évoque quelque chose d'immatériel, ou en fonction du contexte<sup>81</sup>. Comme nous l'avons déjà vu, dans les cas où un passage donné correspond à un épisode concret de la Bible, RL le rapproche de celui-ci en empruntant les mots qu'il y trouve. Ainsi le terme *commandements* (3) utilisé dans l'épisode du jeune homme

---

<sup>81</sup> La conception du *cœur* et son importance dans la pensée chrétienne peut être, entre autres, illustrée par ces versets de l'Évangile selon St. Marc : Mc 7, 21-22 : *En effet, c'est de l'intérieur, c'est du cœur des hommes que sortent les intentions mauvaises, inconduite, vols, meurtres, adultères, cupidité, perversités, ruse, débauche, envie, injures, vanité, déraison.*



riche se substitue-t-il au pronom indéfini *omnia*<sup>82</sup>. D'un autre côté, dans les rares passages que l'on ne peut pas rattacher aux histoires bibliques précises<sup>83</sup>, les choix lexicaux relèvent plutôt de la motivation plus personnelle du traducteur, ce qui apparaît d'autant plus clair qu'il est possible de les comparer aux solutions de l'autre traduction. Le mot neutre *consulta* (4), utilisé dans le prologue au Nouveau Testament, se trouve remplacé par un équivalent affectif *secours* qui suggère l'idée d'un Dieu bon et aimant. Un exemple significatif d'explicitation est la substitution de la périphrase latine qui spécifie les détails de la fabrication conformément aux règles rhétoriques anciennes de la description, par le mot *croix* (5). C'est notamment cette forme d'expression particulière, focalisée sur le détail que RL tend à effacer par la traduction du sens en utilisant des mots habituels du vocabulaire religieux. Cette manière de traduire se manifeste également dans le cas d'énoncés plus longs, non-descriptifs, qu'il vise pourtant à rendre en français avec une semblable complexité. La demande adressée à Dieu pour qu'il envoie son Saint-Esprit, dominée par l'adjectif *septemplex* (6), est ainsi modifiée à l'aide d'un autre mot du lexique religieux *grâce*, spécifié par une référence plus explicite aux sept dons du Saint-Esprit. De la même manière, l'allusion à l'Eucharistie exprimée par le terme de *libamen* (7), désignant en latin une offrande d'un liquide, a été explicitée en français par l'usage du mot concret *calice* auquel se rattache des mots spécifiant inspirés de l'original (*pacis – de paix, libamen – sacrifice*).

NM s'appuie plus souvent sur l'expression latine pour éviter des désignations directes et habituelles des réalités chrétiennes. *Labes* correspond donc à *macule* (1), équivalent littéral et moins fréquent que celui choisi par RL, similairement le substantif *mens* est substitué par *pencée*

---

<sup>82</sup> Mt, 19, 17 : *Jésus lui dit : « Pourquoi m'interroges-tu au sujet de ce qui est bon ? Un seul est bon. Si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements. »*

<sup>83</sup> Il ne s'agit que des prologues à l'Ancien et au Nouveau Testament et de la prière finale.

*internelle*, cet adjectif soulignant la dimension spirituelle<sup>84</sup>, et la périphrase pour désigner la croix, *quercus*, est gardé, bien qu'en forme très réduite – *arbre* (5). De même, le vocable *arrest* (4) est sémantiquement plus proche du mot latin *consulta* que l'équivalent de RL (*secours*), même s'il contient une nuance de fermeté de décision, absente en latin<sup>85</sup>, qui évoque une image d'un Dieu souverain. La quête de la littéralité est particulièrement apparente dans le cas de l'expression *offrendes de lumière* (7), qui manque en plus toute la spécification exprimée en latin dans la proposition relative. Pourtant, NM, lui aussi, emploie le lexique religieux, bien qu'à l'échelle beaucoup plus restreinte. Parmi les exemples cités, il utilise le mot *ame* (1), qui sert d'équivalent français pour *aetherius sensus*, ou bien *esprit* (6), qui résume de manière très simplifiée l'expression latine riche.

8. 232-234 : *Ille sub haec* : « *Tua me, genitor, tua [quoque] tristis imago / his posuere locis* : Adam respond O Pere des haus Cieus / Par ceste femme en ces malheureus lieux / Je suis tombé (A, chap. 25) × *Alors parla au Seigneur tout puissant / Le iuveanceau de douleur gémissant / Disant ainsi, Sire, i'ay mérité / Touts ces torments (p. 32)*
9. 142 : *his ego metas rerum nec tempora pono* : *En ce païs ne mettre fin iamaïs / Ne certain tems de finir ie promets (A, chap. 15) × Choses, ne temps ne seront limités / Et si n'aura l'empire extremités / Que vous donray (p. 24)*

<sup>84</sup> Voir l'entrée *internel* dans DMF :

[http://zeus.atilf.fr/scripts/dmfX.exe?LEM=internel;XMODE=STELLA;FERMER::AFFICHAGE=0;MENU=menu\\_dmf;ISIS=isis\\_dmf2020.txt;MENU=menu\\_recherche\\_dictionnaire;OUVRIR\\_MENU=1;ONGLET=dmf2020;OO1=2;OO2=1;OO3=-1;s=s1504100c;LANGUE=FR](http://zeus.atilf.fr/scripts/dmfX.exe?LEM=internel;XMODE=STELLA;FERMER::AFFICHAGE=0;MENU=menu_dmf;ISIS=isis_dmf2020.txt;MENU=menu_recherche_dictionnaire;OUVRIR_MENU=1;ONGLET=dmf2020;OO1=2;OO2=1;OO3=-1;s=s1504100c;LANGUE=FR).

<sup>85</sup> *Consulta*, contrairement à *arrest*, désigne une décision prise suite à une délibération. Voir l'entrée *consulo* dans : ERNOUT, Alfred et MEILLET, Antoine, *Dictionnaire étymologique de la langue latine, Histoire des mots*, Paris, Klincksieck, 2001, disponible en ligne :

<https://www.diacronia.ro/en/indexing/details/B178>, p. 145, et l'entrée *arrestare* dans :

FEW: *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, ATILF – CNRS et Université de Lorraine, disponible en ligne : <https://lecteur-few.atilf.fr/index.php/page/lire/e/17789>. ; Les traductions modernes du centon de Proba remplacent ce terme par : *projets* (Cazès, p. 223), *plans* (Schottenius Cullhed, p. 211).

- 10.452 : *Cede Deo, toto proiectus corpore terrae [terra]. : à Dieu convient te rendre, / En l'adorant (N, chap. 15) × Adore Dieu, auquel tu es subiecte (p. 53)*
- 11.218 : *Piget incepti lucisque [lucemque] : Il leur desplaist avoir commis peché (A, chap. 23) × L'heureux repos chascun d'iceux regrette, / Se repentants [...] / Regretants ce qu'ilz n'avoient peu garder (p. 31)*
- 12.157-158 : *Postquam cuncta pater [...] / conposuit : Après que Dieu [...] / [...] a eu tout composé (A, chap. 17) × Après que Dieu [...] / [...] Eust tout créé (p. 25)*

L'explicitation du contenu chrétien par le choix du lexique religieux peut être également observée au niveau des verbes, même si les solutions relevant du rapport étymologique avec le terme latin et/ou sans connotations religieuses sont aussi présentes, notamment dans la traduction de RL. Les exemples cités ci-dessus illustrent d'abord la substitution des verbes marqués aux verbes latins neutres, en l'occurrence, le verbe *tomber* (8) sous-entend, dans ce contexte précis du péché originel, la chute morale et se substitue au verbe *ponere*. Au même verbe latin s'ajoute ensuite le verbe *promettre* (9), fréquent dans la Bible<sup>86</sup>, qui déplace le sens du vers d'une simple constatation vers une parole plus affective. D'un autre côté, nous avons affaire à la simplification par le biais des verbes qui résument le sens exprimé en latin plutôt par la description des gestes visuels. Un seul verbe français, *adorer* (10), toujours du registre religieux, traduit ainsi la signification des gestes évoqués en latin (*toto proiectus corpore terra*). Certes, l'explicitation du contenu chrétien du centon est un procédé majeur de l'approche

<sup>86</sup> Par exemple : Js 43, 44 : *Le Seigneur leur accorda le repos de tous côtés, selon tout ce qu'il avait promis à leurs pères.* ; Jc 2, 5 : *Écoutez, mes frères bien-aimés ! N'est-ce pas Dieu qui a choisi ceux qui sont pauvres aux yeux du monde pour les rendre riches en foi et héritiers du Royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment ?.*

traductive de RL dont il existe pourtant quelques exceptions. Ces dernières sont mises en évidence grâce à la possibilité de les comparer avec les solutions dans l'autre traduction. Parmi les exemples cités ci-dessus, c'est le cas des verbes *pigere* (11) et *conponere* (12) qui se trouvent remplacés respectivement par les verbes français *desplaire* et *composer*, celui-ci étant choisi par égard à l'étymologie, même si dans ce contexte précis du récit de la Création du monde et conformément à l'approche globale du traducteur, nous pourrions nous attendre au verbe *créer*.

Dans le choix des verbes, NM a parfois recours, lui aussi, au lexique religieux habituel, et dans le cas contraire il se détache, cette fois, considérablement de l'original. À la différence des solutions de RL, les vers cités dans les exemples (8) et (9) font l'objet d'une modification importante : l'accusation d'Ève de la part d'Adam est apparemment refondue en une spécification globale de son état d'esprit (*de douleur gémissant*), et la promesse de Dieu du bonheur éternel est simplifiée par l'usage de la voix passive (*ne seront limités*) qui atténue l'accent mis sur l'action de Dieu. Or, NM choisit, similairement à RL, le verbe à sens religieux explicite *adorer* qui ne résume pourtant pas tout l'énoncé ; le geste physique de prosternement est ici remplacé par une constatation de l'état de soumission du diable vis-à-vis de Dieu (*auquel tu es sujette*). La tendance de NM à s'inspirer du lexique religieux convenable au contexte du passage se montre clairement dans le cas du verbe *regretter* (11), renforcé par la répétition et par l'usage de son synonyme *se repentir*, ainsi que dans celui du verbe *créer* (12), utilisé dans le passage correspondant au livre de la Genèse.

Il est possible de constater que les deux traducteurs, bien que RL sur une plus grande échelle, explicitent le contenu spirituel et chrétien du poème en utilisant les mots du lexique religieux, parfois empruntés aux épisodes bibliques respectifs. Comme indiqué précédemment, ils réduisent ainsi,

voire suppriment, l'une des spécificités du centon, à savoir son style indirect et évocateur relevant du fait que le langage réutilisé du centon est en quelque sorte contraint d'exprimer un sens nouveau auquel il n'a pas été initialement destiné. Dans le cas du centon chrétien, le lecteur est ainsi invité, les rapports du centon aux hypotextes virgiliens mis à part, à mobiliser ses connaissances des textes bibliques qui peuvent l'aider à comprendre et à interpréter le texte. En employant les termes religieux, les traducteurs proposent en réalité aux destinataires leurs lectures personnelles du centon et enlèvent à ceux-ci la possibilité de l'interpréter à leur manière à eux. Nous reviendrons à cette question plus loin en examinant des additions au texte original.

### **3.4.2 Noms et désignations des personnages**

Regardons maintenant de plus près les manières dont les traducteurs transposent en français les désignations latines des personnages bibliques qui représentent un ensemble particulier, susceptible à l'adaptation. Tout d'abord, nous examinerons le cas de Dieu le Père et de Jésus, qui sont naturellement les plus représentés dans le texte, pour ensuite passer à celui d'autres personnages bibliques.

#### **3.4.2.1 Dieu le Père**

Dans le texte original, Dieu est désigné le plus souvent par les noms *genitor*, *deus* ou *pater* avec des éventuelles variations, complétés d'épithètes (*omnipotens*, *communis*, etc.) ou de subordonnées relatives déterminatives (*caeli cui sidera parent*, *rerum cui summa potestas*). En outre, il est appelé à une seule occurrence par un substantif abstrait, placé en apposition après un nom habituel (*O pater*, *o hominum rerumque aeterna potestas*) et dans le contexte de la Création du monde, par le nom d'agent *repertor*, ou encore

par une subordonnée relative sans antécédent (*torquet qui sidera mundi*). RL ainsi que NM traduisent ces désignations avec une créativité importante tout en rajoutant d'autres noms de leur propre inspiration qui témoigneraient encore une fois de leurs sensibilités personnelles.

RL : *Le Seigneur* 6x ; *Dieu* 2x ; *le pere* ; *le haut Seigneur* ; *Le Seigneur le Pere omnipotent* ; *Le Seigneur tout puissant* ; *O Seigneur Dieu qui seul peus tout comprendre* ; *le Seigneur, qui tient sous sa puissance / Et terre et Ciel* ; *O Pere des haus cieus* ; *Le Pere adonc, qui tient tout et embrasse* ; *qui tout regit et guide* ; *Dieu, auquel obeissance / Les astres font* ; *celui qui fait mouvoir / Astres au Ciel et qui a tout pouvoir* ; *celui qui est du tout puissant* ; *son auteur et pere* ; *Dieu le Createur* ; *Le Seigneur tout juste et tout benin* ; *Le tout puissant de l'homme seul refuge* ; *Pere eternal qui ne laisse les tiens* ; *Dieu [...] Nostre seul Dieu*

Le terme désignant Dieu le plus fréquent dans la traduction de RL est nettement le *Seigneur*, soit en forme simple ou développée par d'autres compléments. Cela correspond à la tendance de RL, que l'on a rencontrée déjà à maintes reprises, d'adapter sa traduction au langage religieux et de réduire tout ce qui pourrait contribuer à l'effet d'étrangeté, même si les noms habituels sont souvent, dans ce cas, autant de solutions littérales. Cet objectif d'adaptation serait également la raison de la transformation du substantif abstrait *potestas* en une proposition subordonnée dépendant du nom *pere*<sup>87</sup>. De plus, ce dernier est associé avec l'adjectif *éternel*, fréquemment utilisé dans la Bible et attribué en latin à *potestas*. Même le nom *auteur*, que RL a ajouté au texte et qui pourrait paraître échapper à la tendance globale, ne fait

---

<sup>87</sup> 29 : *O pater, o hominum rerumque aeterna potestas* : *Pere eternal, auquel est tout pouvoir* (A, chap. 4)

pas exception car ce nom a été utilisé comme synonyme du mot *créateur*<sup>88</sup>. Comme nous pouvons voir dans les exemples cités, les termes désignant Dieu sont spécifiés par une variété de compléments dont une partie relève de l'original, et l'autre a été inventée par RL lui-même. Parfois ses ajouts relèvent du lexique religieux habituel (*le haut Seigneur, Pere des haus cieus, Nostre seul Dieu*), mais dans d'autres cas ils signalent vraisemblablement des choix plus personnels du traducteur. Il est question notamment des épithètes *tout juste et tout benin* et des compléments *de l'homme seul refuge et qui ne laisse les tiens*, qui n'ont pas d'équivalents en latin et qui soulignent la justice et la bonté de Dieu, ce qui est quelque peu étonnant dans le contexte de la première occurrence où il s'agit des tourments envoyés par Dieu à l'homme suite au péché originel. Il faut pourtant prendre aussi en considération le rôle de la rime : les trois compléments ajoutés cités ci-dessus, se trouvent en effet en fin de vers et forment un pair rimique avec un mot relevant de l'original. À titre d'exemple, le mot *venin*, équivalent du latin *virus*, aurait entraîné le choix de l'adjectif *benin* et par extension celui de tout le complément ajouté<sup>89</sup>. Il est à noter que NM, en traduisant ces vers, a utilisé le même pair rimique.

NM: *Dieu 6x ; Dieu tout puissant ; l'altitonant ; L'Eternel ; Pere eternal ; Pere aux humains eternelle puissance ; Le pere souverain ; le pouvoir monarchique ; ce Dieu de grand valeur ; L'omnipotent ; la magesté hautaine ; le Seigneur 3x ; la hautaine puissance ; Dieu (à qui ne touche / l'homme mortel) ; nostre Pere eternal / Nul, fors que luy, est regnant supernel ; celui,*

---

<sup>88</sup> Il s'agit de la scène dans laquelle le diable sous forme de serpent aborde Ève pour la première fois. Il est présenté comme haï même par son père : 179 : *Odit et ipse pater : ce serpent et vipere / Est fort hai de son auteur et pere* (fol. b II<sup>r</sup>, chap. 18). Voir l'entrée *auteur* dans : DMF en ligne.

<sup>89</sup> *Tum genitor virus serpentibus addidit atris : Lors le Seigneur tout juste et tout benin / Aux serpents noirs a donné le venin* × *Lors l'Éternel au noir serpent, venin / (Lequel depuis à l'homme n'est benin)*., Pour la question de l'écriture rimique et ses conséquences sémantiques sur la composition de poèmes, voir : ANTONELLI, Roberto : « Rimique » et poésie, dans : BILLY, Dominique et DOMINCY, Marc (éd.) : *Métrie du Moyen Âge et de la Renaissance : actes du colloque international du Centre d'études métriques*, l'Harmattan, Paris, 1999, p. 1-14.

*par qui tornent les Cieux ; De celuy la, à qui est deu l'honneur ; nostre puissance hautaine ; le Seigneur Dieu ; Dieu le pere tout puissant / (auquel le Ciel est tresobeissant) ; tressouverain sire ; l'inventeur des choses et de l'homme ; celuy, qui fortifie La terre et Cieux ; Sire ; le celeste pouvoir ; le Seigneur de toutes choses pere, / Le tout puissant, à qui tout obtempere ; ce grand Seigneur ; Dieu de tous le commun pere*

Pour la traduction de NM, la liste de désignations de Dieu est en première vue plus longue et plus variée. Cela relève également du fait que NM ajoute un grand nombre de noms qui sont absents de la version originale ainsi que de la traduction de RL. Entouré de nombreux compléments, souvent inventés par NM lui-même, le nom de Dieu est clairement mis en relief, ce qui pourrait être ramené au vers du Psaume 68, cité à la page de titre tel une devise de toute la traduction : *αἰνέσω τὸ ὄνομα τοῦ θεοῦ μετ' ὧδῃς*<sup>90</sup>. Les choix de noms de Dieu oscillent chez NM entre l'adaptation à la Bible et la fidélité au texte source. Comme c'était le cas de la traduction de RL, nous rencontrons des désignations courantes telles que *Dieu, le Seigneur, le Pere*, ou bien encore *l'Éternel*, souvent accompagnées de différentes spécifications. De l'autre côté, il existe des noms traduits littéralement du latin et donc inhabituels : c'est le cas du nom d'agent *inventeur* qui se substitue au latin *repertor* ou bien du substantif abstrait *potestas* avec son équivalent français littéral *puissance*. De plus, cette pratique de désigner *Dieu* par des noms abstraits est transmise même dans les passages où le texte source n'en use pas (*le pouvoir monarchique, le céleste pouvoir, nostre puissance hautaine*). NM, tout comme RL, invente de nombreuses épithètes et compléments qui mettent l'accent sur la souveraineté de Dieu (*tressouverain, monarchique, regnant supernel*), que l'homme a le devoir

---

<sup>90</sup> Selon la Septante (Ps 68, 31) : *Je louerai dans mes cantiques le nom de mon Dieu*. Voir note 48.



d'honorer (*à qui est du l'honneur, ce Dieu de grand valeur, à qui ne touche l'homme mortel*, etc.). Ces ajouts bien développés qui ramènent en quelque sorte tous les événements à la puissance de Dieu, ont été sans doute choisis de façon à former une rime avec une expression souvent inhabituelle, issue de l'original. Pour ne citer qu'un exemple, le nom *pouvoir monarchique* rime avec le terme *pole artique* qui est un équivalent littéral du mot latin *axis*<sup>91</sup>.

### 3.4.2.2 Dieu le Fils

Pour le personnage principal de la partie néotestamentaire du centon de Proba, il existe en latin tout un éventail de noms que l'on pourrait répartir en trois catégories. Ce sont d'abord des désignations comme *deus*, *dominus* ou *rex*, courantes dans la terminologie chrétienne mais associées plutôt à Dieu le Père. Ensuite il y a des noms qui reflètent des différentes étapes de la vie de Jésus, comme *natus*, *alendus*, *infans*, *puer* dans le récit de sa naissance et aussi dans son rapport au Dieu le Père, ou encore *magister* dans celui à ses disciples. Et finalement, tout comme dans le cas des noms désignant Dieu, Jésus est désigné par des noms abstraits (*vigor et caelestis origo*, *venerabile donum*, *decus*, *aeterna potestas*, etc.) et des noms d'agent (*agitator asselli*, *rector*, *nuntius*) qui sont liés à une situation particulière et utilisés donc à des occurrences uniques. En outre, dans le prologue qui n'est pas encore composé par la technique citationnelle, Proba fait usage du nom propre *Christus* et dans la scène du jeune homme riche elle attribue à Jésus la désignation de *heros*. Les deux traducteurs répondent à cette variété avec une richesse semblable en associant des noms empruntés à l'inventaire établi chrétien avec ceux relevant du texte source.

---

<sup>91</sup> *intentos volvens oculos, qua parte calores / Austrinos tulerit quae terga obverterit axi. : Il voit partout tres attentivement / En quelle part il avoit transporté [...] × Tournoit ses yeux le pouvoir monarchique / Ou il mettrait le tresbeau pole artique*

RL : *le Seigneur* 14x ; *enfant* ; *Jesus Christ* ou *Christ* ; *Dieu* ; *filz* ; *Fils du Seigneur*, *Fils du souverain Pere* ; *Seigneur Dieu* ; *homme* ; *maistre* ; *le Roi des Rois*, *filz de David le Roi* ; *telle personne* ; *la personne tant noble* ; *plus qu'humaine nature* ; *enfant heureux*, / *notre espoir seul et soulds plantureus* ; *divine race* ; *lignée nouvelle* ; *la première origine* ; *la vive semblance du Pere* ; *le divin verbe* ; *le seul verbe eternal* ; *lumiere eternelle* / *Du haut pouvoir et vertu paternelle* ; *Mon trescher fils*, *seul ma grande puissance*, *mon grand honneur*, *ma tresdouce plaisance* ; *fin et commencement*

RL choisit en vaste majorité des cas le nom conventionnel *le Seigneur* avec des compléments variés et contrairement à l'original, où cela n'était pas possible, il utilise à plusieurs reprises le nom propre Jésus Christ. Ensuite, il garde les désignations de l'original qui sont également présentes dans la Bible (*enfant*, *filz*, *maistre*), et celles qui pourraient être dérangeantes pour un lecteur chrétien, remplace par des noms courants : *venerabile donum* est substitué donc par *personne* et *heros* par *le Seigneur*. Mais l'approche adaptative de RL se montre de manière particulièrement apparente dans le cas des noms qui n'ont pas d'équivalents dans le texte source et qui ont été visiblement inspirées de l'épisode respectif de la Bible : Jésus entrant à Jérusalem sur l'âne est ainsi appelé *filz de David* et *roi des Rois*<sup>92</sup>. De plus, RL introduit dans sa traduction d'autres emprunts bibliques tels que *lumiere eternelle*<sup>93</sup>, *divin verbe*, *le seul verbe eternal*<sup>94</sup> ou bien *fin et commencement*<sup>95</sup>, qui rejoignent d'une certaine façon la pratique de l'original, déjà évoquée, de désigner les personnes par des noms abstraits.

---

<sup>92</sup> Voir par exemple Mt 21, 9 : *Les foules qui marchaient devant lui et celles qui le suivaient, criaient : « Hosanna au Fils de David ! Béni soit au nom du Seigneur celui qui vient ! Hosanna au plus haut des cieus ! »* ; J 12, 13 : *Ils criaient : « Hosanna ! Béni soit au nom du Seigneur celui qui vient, le roi d'Israël. »*

<sup>93</sup> Voir par exemple Jn 1, 8 : *Il n'était pas la lumière, mais il devait rendre témoignage à la lumière.*

<sup>94</sup> Voir par exemple Jn 1, 1 : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était tourné vers Dieu, et le Verbe était Dieu.*, ou bien le texte de la prière de l'Angélus : *Et le Verbe s'est fait chair.*

<sup>95</sup> Voir Ap 22, 13 : *Je suis l'Alpha et l'Oméga, le Premier et le Dernier, le commencement et la fin*

NM : *filz* 21x ; *Seigneur* 7x ; *enfant* ; *Dieu* ; *Roi* ; *le Roy le tout puissant* / *a qui le Ciel est tresobeissant* ; *iuvenceau* ; *Iesus Christ* ; *maistre* ; *l'Eternel* ; *ce saint* ; *l'oingt* ; *souverain* ; *ce grand Sire* ; *le tout puissant* ; *filz sacré*, *filz de divine race*, / *filz eternal*, *filz plein de toute grace* ; *source et vertu celeste qui impere* / *Filz eternal de ce souverain pere* ; *celeste pouvoir* ; *la maiesté de ce filz* ; *race divine* ; *race nouvelle* ; *nostre honneur et gloire* ; *O nostre honneur et des choses la gloire*, *o nostre Dieu* ; *ma force admirable*, *de mon vouloir le seul declarateur* / *et de mon loz le seul illustrateur*, *o ma lignée et eternelle race* ; *le gouverneur* ; *la vray messaige* ; *captif* ; *l'heritier*

La liste des noms chez NM montre clairement sa préférence pour le nom *filz* qu'il enrichit, là encore, du nombre de compléments variés qui ne sont parfois sans rappeler les litanies (*filz sacré*, *filz de divine race*, / *filz eternal*, *filz plein de toute grace*). À côté des noms habituels, le *Seigneur*, *Dieu*, *roi*, *enfant* ou *maistre*, qui se trouvent également chez RL, il est possible de trouver des désignations chrétiennes, bien que moins usitées, qui témoignent du caractère plus savant et exigeant de la traduction. C'est le cas notamment de l'adjectif substantivé *oingt* (équivalent français du grec *Christos*), qui a été utilisé probablement pour éviter la répétition, le nom *Christ* figurant dans le vers précédent. Le fait qu'il s'agit d'un texte avec un autre fondement culturel est mis en relief par les traductions littérales de certains noms (*messaige* – *nuntius*, *captif* – *captivus*, *gouverneur* – *rector*), ou bien par des inventions propres du traducteur, inspirées de la pratique de l'original de désigner Jésus par des noms d'agent exprimant son action (*declarateur*, *illustrateur*)<sup>96</sup>. À l'exemple du texte latin, NM évite donc d'utiliser les noms propres, à condition qu'ils ne soient pas présents dans l'original (cf. la seule occurrence du nom Jésus Christ dans le prologue), et se place ainsi à l'opposé

---

<sup>96</sup> Les deux substantifs sont attestés en moyen français chez d'autres écrivains, même si le nom *declarateur* est très rare. Voir l'entrée *illustrateur* dans le *Dictionnaire* d'Edmond Huguet et *declarateur* dans *DMF*.

de l'approche de RL. Les exemples les plus évidents en sont les mots *iuvenceau*<sup>97</sup> et notamment *heritier*. Le premier, même s'il sert également à expliciter le texte latin, correspond dans la traduction de RL au nom propre *Iesus Christ*, et le dernier se substitue à la désignation latine *heros* que RL, comme nous l'avons vu, remplace par un simple *Seigneur*. Cette solution pourrait renvoyer à la conception de Jésus en tant qu'héritier du royaume céleste de son Père. Mais il n'est pas avéré si cet équivalent a été choisi par NM en fonction de la sonorité similaire des deux mots (*heros* – *héritier*), ou bien si la version du centon qui lui a servi pour la traduction, présentait déjà une autre leçon, la confusion avec le mot *heres* étant facilement envisageable.

### 3.4.2.3 D'autres personnages bibliques

1. 430 : *serpentis furiale malum meminisse necesse est* : *Un autre cas, qui digne est memoire, / Le diable fait* (N, chap. 14) × *Ramenthevoir il faut ce serpent vieux* (p. 51)
2. 352-353 : *Agnovere deum procere cunctisque [cunctique] repente / muneribus cumulant et sanctum sidus adorant* : *Lors trois grands Rois ont congnu le Seigneur* (N, chap. 3) × *un'estoile tresclaire / Qu'ont honoré les grands, à qui el'eclaire.* (p. 45)
3. 372-374 : *At mater gemitu non frustra exterrita tanto / ipsa sinu [manu] prae se portans, turbante tumultu, / infantem fugiens plena ad praeseptia reddit.* : *La Vierge adonc de ce bruit s'espouvente / Et pourautant elle prenant la fuite, / Son cher enfant elle porte en Egypte* (N, chap. 6) × *Mais la vierge à ceste occasion / Print son enfant, et s'est en fuite mise* (p. 46)

---

<sup>97</sup> 397 : *subito commota columba / devolat et supra [atque super] caput astitit.* : *soudain la colombelle / Est avolee en ioie de la feste : / Et s'est assise illec dessus la teste / De Iesus Christ* (N, chap. 10) × *Et là survint la blanche colombelle, / Qui se posa sur la teste tresbelle / Du iuvenceau* (p. 49).

Ces extraits illustrent les manières avec lesquelles les deux traducteurs traitent les désignations indirectes des autres personnages bibliques du centon. En règle générale, ils suivent les mêmes approches que l'on a déjà repérées pour les noms de Dieu et de Jésus : RL explicite le texte en effaçant les périphrases latines, tandis que NM cherche à les garder. Dans la traduction du premier, nous rencontrons alors les noms propres d'*Adam* et *Ève*, de *Cain* et *Abel*, de *St. Jean le Baptiste*, d'*Hérode*, etc. Le dernier au contraire opte dans tous ces cas pour des solutions indirectes en désignant ces personnages comme *iuvenceau* et *espouse*, *deux enfants*, *prophete*, *le faux tyran*, etc. De la même manière, la désignation latine *serpentis furiale malum* (1) est remplacée chez RL par le *diable*, bien que le serpent le symbolise même dans la Bible, et *proceres* (2) selon le contexte par le nom traditionnel *trois grands rois*. NM, tout en simplifiant le syntagme, choisit au contraire le nom *serpent* ainsi que la traduction littérale *les grands*. Il en va de même finalement pour les indications topographiques que RL explicite selon la Bible (*Jourdain*, *Bethleem*, *Egypte*) et que NM traduit littéralement par des noms communs (*fleuve*, *ville*) ou bien les omet. Quant à la Vierge Marie, elle est nommée dans l'original latin *mater* (3) et dans les deux traductions *vierge*<sup>98</sup>. Pourtant, cela rejoint bien les approches habituelles des deux traducteurs car ce substantif peut être utilisé comme un nom propre ainsi que commun. De l'autre côté, il est possible de trouver chez les deux traducteurs des exemples qui échappent à leurs tendances générales de traduction, il s'agit notamment de la seconde seule occurrence de nom propre chez Proba qu'est le nom du poète *Musaeus* dans le prologue, utilisé pour

---

<sup>98</sup> Dans le passage concerné, RL utilise également le nom *pucelle* pour éviter la répétition.

Moïse<sup>99</sup>. RL ne fait qu'adapter la forme du nom par la désinence française (*Musée*), tandis que NM utilise cette fois le nom du prophète (*Moseh*).

L'analyse des désignations de personnages dans les deux traductions a mis en lumière ce que nous avons pu observer dans les chapitres précédents : RL en employant le lexique chrétien, y compris des noms propres, explicite le contenu chrétien du centon et le lien des différents épisodes, qui sont souvent évoqués de manière très schématique, aux histoires bibliques respectives. NM, lui aussi, simplifie le texte et aide le lecteur à bien identifier les scènes, bien que par d'autres moyens, dont les titres de chapitres sont parmi les plus importants. L'usage des noms communs et des périphrases, qu'il emprunte à l'original, pourrait être une façon de transmettre sa forme spécifique.

### 3.4.3 Amplification du texte source

Il suffit de parcourir les quelques premières pages des trois textes pour pouvoir constater que les deux traductions sont par rapport à leur modèle bien plus longues, ce qui est évidemment dû en partie à la différence typologique entre le français et le latin, mais aussi à l'amplification du texte. Les additions des deux traducteurs au texte source sont de nature et d'étendue variées, allant d'un mot jusqu'à plusieurs vers ajoutés, et permettent, tout comme les choix lexicaux, de mieux saisir les objectifs visés. Un groupe d'ajouts important, qui entre en grand contraste avec l'économie d'expression du centon, est représenté par les adjectifs qui étoffent les textes des deux traductions ce qui était un procédé commun pour la pratique traductive de l'époque<sup>100</sup>. Les exemples cités ci-dessous seront

---

<sup>99</sup> Voir GREEN, Roger, « Proba's Introduction to Her Cento » dans *The Classical Quarterly*, vol. 47, n° 2, 1997, p. 558.

<sup>100</sup> Duché 2015, p. 215.

répartis en deux ensembles que nous examinerons séparément afin de montrer les fonctions possibles des adjectifs chez les deux traducteurs.

1. 287-288 : *consanguinitate propinquum / excipit incautum patriasque obtruncat ad aras : A despourveu ce pauvre homme mortel / Il a tué derriere leur autel (A, chap. 31) × Et lors qu'autel tresodoriferant / Du sacrifice estoit [...] / [...] tua son frère germain (p. 31)*
2. 294 : *mox et frumentis labor additus : Incontinent le labeur odieus / Est adiousté, qui veut avoir froument (A, chap. 32) × (omet)*
3. 444 : *Olli subridens sedato pectore fatur : Lors le Seigneur tels sos propos oiant, / Paisiblement lui respond souriant (N, chap.15) × Lors se moquant en parole paisible. / Dit le Seigneur [...] (p. 52)*
4. 302 : *Iustitia excedens terris vestigia fecit. : Iustice en fin aus terres a cedé, / Se retirant au haut celeste Empire. (A, chap. 33) × Et lors iustice à delaissé le monde / Plein de péché tresord, infect, immonde (p. 38)*
5. 1 : *pia foedera pacis : Les saintes loïs de la paix, et concorde (A, chap. 1) × D'heureuse paix (qui à tout bien conduit) / Les traictements, et accordz amiables (p. 11)*
6. 594 : *unus erit tantum [vestrum] in [qui] me exitiumque meorum : l'un de vous me rendra (N, chap. 30) × Un d'entre vous felon, et inhumain / Pourchassera ma mort tresrigoureuse (p. 62)*

Tous les adjectifs soulignés intensifient l'effet envisagé des événements racontés et expriment en même temps leur évaluation, soit positive ou négative, ce qui reste généralement sous-entendu dans le texte original et relève du choix même des mots et de la description détaillée. RL attribue ainsi à Abel, assassiné par son frère, l'adjectif *pauvre* (1) qui traduit l'atrocité

de l'acte et de toute la scène, exprimée en latin par l'expression *consanguinitate propinquum* qui à la fois évoque le caractère sanglant du crime et avec l'expression *ad patrias aras* souligne les liens de parenté. De manière semblable, la peine (*labor*) qui est désormais associée à la culture de blés, est qualifiée par l'adjectif *odieux* (2), qui renforce et évalue ce fait qui est l'objet en latin d'un simple constat. Finalement les suggestions du diable, par lesquelles il tente le Christ, sont chez RL résumées par le substantif ajouté *propos* qui est spécifié par l'adjectif évaluatif *sots* (3) substituant en partie le sens qui relève en latin du sémantisme de verbe *subrideo*.

NM, quant à lui, en ajoutant trois adjectifs synonymiques *tresord*, *infect*, *immonde* (4), met l'accent sur la corruption du monde par le péché, qui est en plus pointée par la rime associant les mots finaux non seulement au niveau sonore, mais aussi sémantique. Il est ainsi explicité la raison du « départ de la justice », que l'original laisse deviner du contexte précédent. De même, Judas Iscariote, désigné tout comme en latin par un pronom indéfini, est pourtant caractérisé par des adjectifs évaluatifs *felon* et *inhumain* (6). Ce sont également des éléments positifs dont les qualités sont renforcées par des adjectifs, comme c'est le cas de l'expression *pia foedera pacis* (5), que NM développe par deux spécifications ajoutées (*qui à tout bien conduit*, *amiables*). La première montre d'ailleurs un autre trait particulier de sa traduction qu'est l'usage des parenthèses renfermant souvent des ajouts, comme nous pouvons le voir ici, et servant à structurer des phrases qui seraient ainsi trop compliquées. Les deux dernières occurrences, présentes dans les extraits cités, *tresodoriferant* et *tresrigoureuse* (1, 6), illustrent, elles aussi, la fonction d'intensificateurs propres aux adjectifs dans les deux textes français, et témoignent également de la préférence de NM, déjà indiquée, pour des expressions inhabituelles et saillantes.



1. 6 : *sanguine conspersos tulerat quos fama triumphos* : *Triumphes grands, et dignes de memoire* (A, chap. 1) × (*privees maintes villes / De citoiens,*) *qui par triumphes civiles / Avecques playe ont acquis le renom* (p. 12)
2. 98 : *nec gemere aëria cessavit turtur ab ulmo* : *La turte aussi, qui chasteté ne laisse, / Sus l'orme haut de gemir point ne cesse*. (A, chap. 10) × *Et gémissoit la tourtre par le boys*. (p. 20)
3. 291 : *mellaque decussit foliis* : *Le dous miel des arbres à osté* (A, chap. 32) × *et fit miel des arbres tomber* (p. 37)
4. 63 : *quantus ad aetherium caeli suspectus Olympum* : *Qu'est haut l'aspect iusqu'au clair mont celique* (A, chap. 5) × *Envers Olympe et le ciel tresserain* (p. 17)
5. 24 : *Rem nulli obscuram repetens ab origine pergam [pandam]* : *Je demonsturai la chose estre ainsi toute* (A, chap. 3) × *et chercheray de loing / La belle source aux nobles faits de l'oingt* (p. 13)
6. 116 : *felicemque trahit limum fingitque premendo / pingue solum* : *il amasse / De bonne terre, et en fait une masse, / Dont apparoit une forme nouvelle* (A, chap. 13) × *Il esleva la Lune.<sup>101</sup> et puis afferme / La grasse Terre, et la fit stable / Tant est sa main bien ouvrante, et habile*. (p. 22)

Dans les choix d'adjectifs et d'autre compléments, il est possible de saisir certaines préférences par lesquelles les deux traducteurs diffèrent, dont fait déjà preuve le fait qu'ils ne spécifient pas les mêmes mots, comme nous pouvons voir dans les exemples ci-dessus. RL tend à choisir des épithètes de nature ou plutôt traditionnelles qui contribuent à rapprocher le texte de l'horizon d'attente de ses lecteurs contemporains. C'est le cas notamment

---

<sup>101</sup> Cette traduction surprenante est probablement due à une variante du texte original de NM substituant *lunam* au *limum*.

des deux premiers extraits où les triomphes caractérisés comme *grands et dignes de mémoire* suggère l'idée de célèbres batailles d'antan à la manière de celles que l'on connaît de l'histoire gréco-romaine. Le texte source souligne au contraire le caractère sanglant de ces victoires et selon le contexte plus large, il est plus précisément question de guerres civiles ce que RL, à la différence de NM, laisse entièrement de côté. De manière semblable, la tourterelle est associée dans la proposition subordonnée à la chasteté dont elle est traditionnellement le symbole<sup>102</sup>. Cela est encore une fois en grand contraste avec la version latine où cet oiseau n'a aucun attribut. Le troisième exemple, bien que plus subtil mais témoignant de la même motivation, est le choix de l'adjectif *doux* pour souligner le sens du nom *miel*, qui en latin n'a pas d'épithète.

Si dans ces cas NM suit le texte source sans y introduire ses propres ajouts, il en va tout autrement dans bien d'autres dont font partie les trois citations restantes. Comme nous l'avons déjà vu dans la partie consacrée à l'analyse de noms divins, les adjectifs laudatifs accompagnant le nom de Dieu et, plus précisément tout ce qui le concerne représentent une partie importante des additions de NM. Le ciel en tant que siège de Dieu est donc caractérisé dans sa traduction comme *tres serein* et les actes de Jésus ainsi que leur « source » sont également pourvus d'épithètes *beau* et *noble* qui expriment leur caractère parfait. De plus, la description de la création d'Adam se termine par le rappel de la perfection d'un Dieu qui a le pouvoir de créer un être humain. RL, au contraire, s'appuie ici sur le style concis et sobre de l'original où ces caractéristiques restent implicites.

Les deux traductions contiennent un grand nombre d'épithètes et d'autres modificateurs du nom que les traducteurs ajoutent soit pour mettre un

---

<sup>102</sup> ROYT, Jan et ŠEDINOVÁ, Hana, *Slovník symbolů : kosmos, příroda a člověk v křesťanské ikonografii*, Praha, Mladá Fronta, 1998, p. 123.

mot en valeur, soit pour expliciter le sens global du passage et son interprétation. Si RL puise ses mots dans un vocabulaire courant et choisit des caractéristiques relevant des associations traditionnelles, NM préfère des mots moins usités qu'il tend en plus à cumuler.

#### 3.4.4 La mise en relief de l'hypotexte biblique

Les modifications par rapport au texte original dues au choix de lexique ainsi qu'aux ajouts personnels des traducteurs ont été étudiés dans les chapitres précédents au niveau des unités lexicales isolées. Les principaux objectifs de ces changements étaient de faire ressortir le contenu chrétien et spirituel du texte et de souligner les liens des scènes données aux histoires bibliques correspondantes. Les procédés d'explicitation, ayant une importance majeure dans les approches traductives de chacun des deux traducteurs, seront par la suite analysés sur des extraits plus étendus qui permettront de mieux rendre compte des différents changements par rapport au texte source et de présenter leurs motivations.

1. 197-199 : *Sic ait et dicto citius, quod lege tenetur, / subiciunt epulis olim [oculi] venerabile lignum / instituuntque [inspiciuntque] dapes contactuque omnia foedant : Incontinent la femme miserable / Iete son œil sus l'arbre venerable, / Que le Seigneur lui avoit defendue / Et la touchant, pollue s'est rendue* (A, chap. 20) × *Allors sodain l'edit saint fut brisé / Et l'arbre saint par Eve mesprisé / Et commença du fruit d'iceluy prendre. / O quel meschef ell'ausa entreprendre, / Dont ses vertus par trop loing reculoit ? / De son toucher tout elle maculoit.* (p. 29)

Cet extrait, tiré de l'épisode du péché originel, décrit le moment même où Ève prend un fruit de l'arbre de la connaissance. Le contexte précédent indique que les trois prédicats dans la version latine ont pour sujet Ève et le serpent. Les traducteurs français en correspondance avec le récit biblique attribuent cependant toute l'action à Ève et explicitent le sujet en la désignant expressément. Ils ajoutent ensuite à la description de cet acte, qui est dans les deux traductions simplifiées, une dimension spirituelle et morale, chacun pourtant d'une manière différente. RL modifie le sens du dernier syntagme en utilisant le verbe pronominal réfléchi (*pollue s'est rendue*) qui exprime que le fait qu'Ève a touché au fruit, a eu l'impact notamment sur elle-même et non sur son entourage, comme il est dit en latin (*omnia foedant*). Il serait possible d'y trouver l'écho non seulement de la version biblique de l'histoire, mais aussi de l'idée que le péché tache principalement l'intérieur de l'homme. NM, au contraire, ne change pas le sens de l'expression latine, mais insère dans les vers traduits du latin une évaluation, exprimée entre autres par l'emploi du nom *meschef*, et précise la conséquence spirituelle et morale de cet acte (*dont ses vertus par trop loing reculoit*).

2. 382-383 : *ante annos animumque gerens [animum gestans] caelestis origo / per medias urbes graditur populosque propinquos. : En son ieune age au temple disputa / Contre les grands, de matiere divine. (N, chap. 7) × [...] ce filz ieune eut courage, / Et addressa ses voies innocues / Droit aux cités, et villes contigues (p. 47)*
3. 317-318 : *Diluvio ex illo patribus dat iura vocatis / omnipotens : magnis agitant [agitat] sub legibus aevum. : Long tems apres cest horrible deluge / Le tout puissant de l'homme seul refuge / Aus peres saints appellés le droit donne : / Et sous grans loix passer leur age*

*ordonne. (A, chap. 36) × L'omnipotent aux peres convoquez / Donna  
ses loix, les genres revoquez / De ce deluge en renouvelant races. /  
Esqueles fit diverses maintes graces. (p. 40)*

La première scène (2) est issue de la seconde partie correspondant au Nouveau Testament, il est cependant difficile de la rattacher à un épisode particulier car elle semble évoquer l'activité publique de Jésus en général. En ce qui concerne l'autre scène (3) qui provient de la première partie inspirée de la Genèse, elle est légèrement plus explicite en faisant référence à l'alliance que Dieu a établie avec Noé et ses fils après le Déluge. Quoiqu'il en soit, ces citations montrent clairement la pratique propre aux deux traducteurs de modifier le texte du centon et de combler ses lacunes à l'aide des épisodes respectifs de la Bible. RL n'hésite pas dans le premier cas à entièrement remplacer le récit, jugé probablement trop imprécis, par ses propres vers inspirés de l'histoire des Évangiles, où Jésus âgé de douze ans enseigne dans le temple. L'ordre des événements du centon est donc adapté à celui de la Bible puisque cette histoire suit les épisodes de la naissance et de l'enfance de Jésus, ces derniers étant racontés dans le centon juste avant. De plus, cette interprétation serait justifiée par l'expression *ante annos* évoquant son jeune âge.

NM garde l'ambiguïté de ces vers sans les interpréter, si ce n'est le choix de la locution verbale *avoir courage* qui modifie la description latine en une évaluation. Néanmoins, il fait usage du même procédé dans le second cas : il se sert du récit biblique pour développer la scène du Déluge et de sa suite en évoquant le renouvellement des espèces d'animaux. À son habitude et contrairement à RL, ses vers ne remplacent pas ceux qui s'appuient sur l'original, mais ils sont ajoutés à la fin. Cette fois, c'est la traduction de RL qui reste imprécise à l'instar du texte source ; elle pourrait éventuellement faire allusion aux dix commandements donnés à Moïse, ce qui expliquerait

également la substitution de l'indication temporelle latine qui évoque la succession immédiate (*diluvio ex illo*), par *long tems apres cest deluge*.

4. 344-345 : *adventare virum populis terrisque superbum / semine ab aetherio, qui viribus occupet orbem. / [Imperium oceano, famam qui terminet astris.]*<sup>103</sup> : *qu'un homme il adviendrait, / Qui seulement conception tiendrait, / Du saint Esprit né d'une vierge pure, / Lequel seroit sus toutes creatures, / Son regne aiant iusqu'au Ciel estendu. (N, chap. 1) × *Profetisans les regnes manifiques / De ce grand Roy sur terres excellant / Sur tous les cieux, sur la mer precellant / Du quel le nom par tous siecles s'extendre / Croire devons et secours en attendre. (p. 44)**

5. 522-523 : *disce, puer, contemnere opes et te quoque dignum / finge Deo, et quae sit poteris cognoscere virtus : Sois attentif à mespriser les biens : / Digne de Dieu rends toy, et tous les tiens : / Puis cognoistras, quelle vertu peut estre (N, chap. 22) × *Aprens enfant à mespriser richesse / Ne change pas la tienne volonté / Je te feray cognoistre ma bonté : / Ton cœur tout net à ton Seigneur presente / Ainsin sera ton ame à luy plaisante (p. 57)**

Un autre type de modification du texte original peut être observé dans ces extraits provenant tous les deux de la seconde partie du centon. Il est d'abord question du passage précédant la naissance de Jésus, où il est évoqué que son arrivée était annoncée bien avant par les prophètes, et ensuite de l'épisode du jeune homme riche que Jésus invite à vendre tous ses biens s'il veut accéder à la vie éternelle. Dans le premier exemple, c'est notamment le

---

<sup>103</sup> Ce vers ajouté dans l'édition de Sussaneau est attesté dans plusieurs témoins manuscrits.

second vers qui donne lieu à un remaniement considérable de la part des deux traducteurs. RL interprète l'expression figurée de l'origine divine de Jésus (*semine ab aetherio*) et la remplace par une formulation théologique répandue précisant qu'il a été conçu du Saint-Esprit et né de la Vierge Marie. Ensuite, il réduit les expressions latines qui représentent Jésus comme un souverain régnant partout dans le monde (*qui viribus occupet orbem, Imperium oceano, famam qui terminet astris*). Il les simplifie et garde seulement la mention générale du ciel (*jusqu'au ciel estendu*) qui souligne dans sa version de ces vers la dimension religieuse. En ce qui concerne la traduction de NM, c'est principalement le pouvoir royal du Christ qui est largement mis en relief. La louange de celui-ci en sa qualité de souverain sur terre comme au ciel se termine par un appel à la foi adressé à tous les lecteurs. Le second extrait, de manière analogue, fait l'objet d'un développement considérable chez NM, ces vers sont en effet refondus encore une fois en une invitation directe et explicite à la transformation spirituelle. RL cette fois respecte fidèlement le texte source ce qui pourrait être dû au fait que cette histoire est racontée dans le centon d'une manière relativement explicite et conformément à la Bible.

En résumé, les procédés d'explicitation et d'interprétation du texte source sont propres à chacun des traducteurs, même si RL les utilise plutôt dans le but de mettre en lumière les liens des différentes scènes aux épisodes de la Bible. Il remanie donc les vers ayant un sens ambigu et, dans une moindre mesure, ajoute au texte original ses propres inspirations. NM respecte plus souvent la manière d'expression du texte latin qu'il développe pourtant par de nombreux ajouts interprétatifs. Il semblerait que l'objectif de ses modifications ne soit pas tant le rapprochement du centon des récits bibliques, que l'explication de la signification spirituelle des événements racontés, qui peuvent avoir un impact sur la vie de foi des lecteurs.

### 3.5 Remarques sur la syntaxe et le style

Après avoir examiné la strate lexicale des deux traductions sous différents aspects, passons à l'analyse de la structure syntaxique et de ses effets stylistiques. Pour une meilleure illustration des différences entre les deux textes, nous analyserons un passage du début du centon. Il s'agit d'une longue *recusatio* où Proba, au profit de la nouvelle thématique chrétienne, refuse soit sa véritable production poétique antérieure, si l'on considère ces vers comme biographiques<sup>104</sup>, soit la tradition littéraire ancienne et plus précisément épique. Cette première partie du prologue<sup>105</sup> consiste en une énumération de références à la thématique guerrière et dépend entièrement d'un seul prédicat *confiteor*. Contrairement aux éditeurs modernes du centon qui optent pour la leçon *scripsi*, l'édition de Sussaneau présente en effet la variante *scripsisse* qui, à en juger par sa traduction, se trouvait également dans l'original de NM. Ce passage se distingue donc par une structure syntaxique complexe qui représente un vrai défi pour les traducteurs et qui fait d'autant plus ressortir quelques traits stylistico-syntaxiques caractéristiques de leurs traductions.

---

<sup>104</sup> L'un des sujets possibles dont Proba aurait pu « écrire » et auquel elle pourrait faire ici référence, est la bataille de Mursa Major de 353 entre l'empereur Constance II et l'usurpateur Magnence. Selon Ammien Marcellin, Adelphius, époux de Proba, aurait participé à ce conflit. Voir Schottenius Cullhed 2015, p. 115.

<sup>105</sup> Le prologue (1-28) consiste en quatre parties : le rejet de la tradition littéraire païenne (1-8), l'invocation de Dieu et du Saint-Esprit (9-12), le rejet des symboles d'inspiration poétique païenne (13-19), et la prière pour que Dieu donne faveur à l'œuvre entreprise (20-28). Pour plus de détails, voir BAŽIL, Martin, *Centones christiani : métamorphoses d'une forme intertextuelle dans la poésie latine chrétienne de l'Antiquité tardive*, Paris : Institut d'Études Augustiniennes, Collection des études Augustiniennes, Moyen-âge et temps modernes, 2009, pp. 124-131 et 140-141.



*Iam dudum temerasse duces pia foedera pacis,  
regnandi miseros tenuit quos dira cupido,  
diversasque neces regum, crudelia bella  
cognatasque acies, pollutos [pollutas] caede parentum  
insignes clipeos nulloque ex hoste tropaea,  
sanguine conspersos tulerat quos fama triumphos,  
innumeris totiens viduatas civibus urbes,  
confiteor, scripsi [scripsisse] : satis [sat] est meminisse malorum*

(v. 1-8)

<i>Assés long tems avoir escrit confesse,  Comme les Rois, et seigneurs de  hautesse  Ont violé par audace, et discorde  Les saintes loïs de la paix, et  concorde :  Comme ils avoient execrable desir  De dominer, et vivre en leur plaisir :  La mort des Rois, et la guerre mortelle :  L'armee aussi tant dure, et tant cruelle,  Que le parent, et cousin s'entretue :  Boucliers assés : et la chose, qu'ont eue  Sus ennemis en honneur, et grand  gloire :  Triumphes grands, et dignes de  memoire :  C'est assés dit des cités delaissees :  C'est assés dit de ces choses passees.</i>	<i>Par maintz escritz confesse avoir reduit  D'heureuse paix (qui à tout bien conduit)  Les traictements, et accordz amiables  Long temps ya par les Ducz admirables  (Trop convoiteux de regner) mesprisez  Avoir esté desrompus et brisez  Par deurs assaux, I'ay descrit de maint  Roy  L'occision, guerre, et mortel desroy  Des consanguins les armees pollues  De leur sang mesme, et (peu s'en faut)  tollues  Par rude mort, de leurs targues aornees  Par dessus tous, sans victoires tornees.  I'ay dit aussi privees maintes villes  De citiens, qui par triumphes civiles  Avecques playe ont acquis le renom  Victorieux, aussi l'immortel nom.  Or suffit il les maux ramanthevoir.</i>
(A, chap. 1)	(p.11-12)

En raison des différences structurelles du latin et du français, les deux traducteurs déplacent d'abord le prédicat *confiteor scripsisse* de la position finale en tête de tout le passage et le traduisent fidèlement par la proposition infinitive (*avoir écrit confesse* × *confesse avoir réduit*). RL continue ensuite à clarifier la structure hiérarchisée latine : tout d'abord la seconde construction de l'accusatif avec infinitif (*duces temerasse*) est, quant à elle, transformée en une proposition subordonnée introduite par la conjonction *comme*. De plus la proposition relative (*tenuit quos dira cupido*) qui dépend du nom *duces* et représente déjà le quatrième niveau de dépendance, est mise sur le même plan que sa proposition régissante en latin ce qui est souligné par la répétition de la conjonction *comme*. À la simplification de ces vers contribue également la linéarisation de l'ordre de mots latin qui est notamment dans la proposition subordonnée très hyperbatique pour évoquer visuellement l'emprisonnement des *duces* par leur désir de régner.

NM, au contraire, substitue le second accusatif avec infinitif (*duces foedera temerasse*) par une autre proposition infinitive à deux participes (*les traictements et accordz... avoir esté desrompus et brisez*), il change pourtant le sujet qui assume en latin la fonction du complément d'objet direct (*foedera*). La subordonnée relative est ici transformée en un syntagme adjectival (*trop convoiteux de regner*) qui est mis entre parenthèses, moyen fréquent de NM pour clarifier la structure des phrases et pour marquer ses commentaires ajoutés. L'ordre des mots est en effet particulièrement brouillé : tout d'abord l'infinitif *avoir réduit* est séparé de son objet par l'antéposition du complément du nom de celui-ci (*avoir réduit d'heureuse paix les traictements et accordz*). Cette même dislocation se produit dans la seconde proposition infinitive où les deux constituants obligatoires (*traictements et accordz...avoir esté desrompus et brisez*) sont séparés par une épithète développée (*long temps ya par les ducz admirables mesprisez*).

Les vers suivants présentent une énumération composée de six éléments qui évoquent des guerres et plus précisément des guerres civiles (*neces regum, bella, acies, clipeos, tropaea, viduatas civibus urbes*). Tous ces accusatifs sont des compléments d'objet directs du verbe *scripsisse*. RL juxtapose cette énumération tout simplement aux deux propositions subordonnées qui se trouvent avec elle sur le même plan. De nouveau, il simplifie le syntagme *cognatasque acies pollutas caede parentum*, complexe au niveau syntaxique et lexical, en explicitant son sens ainsi que sa structure par une proposition subordonnée consécutive. Il en va de même pour l'expression *nullo ex hoste tropaea* qui est transformée en une proposition subordonnée relative à l'antécédent *chose* substituant le terme précis latin.

Quant à l'autre traduction, NM marque la dépendance de l'énumération du prédicat qui se trouve dans le premier vers par la reprise du verbe à sens synonymique (*j'ai décrit*). Après les deux premiers éléments de l'énumération, dont le second est décomposé en deux termes coordonnés (*occision, guerre et desroi*), il vise à imiter la syntaxe latine non seulement par des inversions (*de maint roi l'occision, des consanguins les armées*), mais aussi par l'usage de quatre participes qui se réfèrent tous au nom *armées*. Leur accord en nombre et en genre (*pollues, tollues, aornees, tornees*)<sup>106</sup> évoque les désinences casuelles qui marquent les rapports entre les mots latins.

La dernière mention des villes dépourvues de citoyens est, chez RL, simplifiée et liée avec le dernier vers par l'anaphore (*c'est assez dit*) qui souligne la fin de tout le passage. NM, au contraire, associe les *villes* aux *triumphes* du vers précédent en une seule phrase hypotactique qui est introduite par la troisième reprise du prédicat initial (*j'ai dit aussi*). Et il clôt

---

<sup>106</sup> Il est probable que son original contenait la variante *clipeis* qui est attestée dans plusieurs manuscrits, voir Fassina-Lucarini 2015. L'adjectif *insignes* serait donc attaché, lui aussi, au nom *acies*, comme en témoigne la traduction de NM.

tout le passage par un vers qui le résume et évalue, comme c'est le cas en latin.

Cette analyse met en lumière quelques traits significatifs des deux traductions qui rejoignent les constatations sur le lexique que l'on a faites dans les chapitres précédents. Tout comme au niveau lexical, RL se détache plus de la structure syntaxique du texte original et la simplifie en utilisant l'ordre des mots naturel et un nombre élevé de propositions subordonnées qui introduisent dans le texte plus de verbes finis et permettent de paraphraser le sens du vocable latin et d'éviter des équivalents rares. À la clarté et la simplicité de son style, contribuent également des anaphores occasionnelles ainsi que le fait qu'un vers correspond dans la vaste majorité des cas à une unité syntaxique close. La traduction de RL semble alors être composée de courtes sentences dont les fins sont fortement marquées par les rimes, ce qui donne à ses vers une vive cadence. Elle reproduit de ce fait plus fidèlement l'effet global du texte original qui se caractérise par une concision et brièveté d'expression. Cela se montre particulièrement apparent dans la partie énumérative de l'extrait cité ci-dessus où ses différents éléments ressortent en quelque sorte de l'ensemble du texte, comme c'est le cas également en latin.

La traduction de NM est, bien au contraire, plus compliquée et exigeante. Si celui-ci vise à traduire littéralement certains termes présents dans l'original, il s'inspire également de la syntaxe latine : l'ordre des mots fait l'objet de nombreuses inversions et le texte contient un taux plus élevé de formes nominales de verbes. Les différents constituants sont ainsi liés dans un ensemble hiérarchisé qui est structuré à l'aide des répétitions de prédicats régissant et des connecteurs logiques (*or, aussi*). Ces éléments ajoutés n'ont pas d'impact sur le plan sémantique mais servent plutôt à préciser les rapports syntaxiques et logiques du texte latin ce qui n'est pas sans rappeler des versions scolaires. Le style paraît de ce fait plus dense et

narratif ce qui entre en grand contraste avec celui du texte latin où les différents segments semblent plus isolés. De plus, la traduction de NM présente de fréquents enjambements qui sont souvent en dissonance avec la rime. Cette dernière étant riche et souvent basée sur l'étymologie commune des rimants, elle marque nettement la fin des vers et rompt le mouvement sémantique.

## 4 Conclusion

Les analyses présentées sur les pages précédentes ont démontré des spécificités des deux traductions qui concernent différents niveaux textuels et révèlent alors les méthodes de traduction propres à Richard Le Blanc et à Nomophile Marchois. Le centon de Proba fait l'objet chez l'un comme chez l'autre traducteur de nombreuses modifications ce qui correspond à la tendance globale de la théorie traductive de l'époque. Il était question de transmettre notamment le sens de l'œuvre originale que son style qui cédait à celui de la langue cible. Dans le cas de nos deux traductions, preuve en fait principalement l'usage des termes religieux qui remplacent les expressions neutres ou périphrastiques du langage virgilien. Ce procédé de substitution est employé notamment par Richard Le Blanc qui réduit ainsi considérablement l'appartenance du texte source à la culture antique et fait ressortir ses liens à l'hypotexte biblique, celui-ci représentant pour Richard Le Blanc la seule couche sémantique à transmettre. Pour l'explicitier, il mobilise souvent la Bible et normalise ou complète le texte original dans les cas où celui-ci est trop succinct ou éloigné du modèle biblique. Sa traduction donc simplifie le texte source tant au niveau sémantique que stylistique et présente le poème de Proba en tant qu'une réécriture des récits bibliques essentiels, harmonieuse et conforme aux habitudes de l'époque. Le texte de la traduction, à mon sens, ne porte pas de signes d'une appartenance confessionnelle spécifique, cette dernière serait plutôt signalée par le choix du centon virgilien et par les dédicaces qui placent le traducteur dans la continuité de Clément Marot.

Dans la traduction de Nomophile Marchois, c'est également le sens chrétien du centon de Proba qui est mis en avant bien que d'une manière légèrement différente. Le traducteur prête en effet plus attention à des différentes unités lexicales qu'il vise à traduire de façon littérale. Ainsi, sa

traduction garde partiellement la manière d'expression paraphrastique ainsi que la syntaxe complexe du texte latin mais elle est étoffée par un grand nombre d'ajouts. Le traducteur reprend en quelque sorte la charpente du texte original à laquelle il ajoute soit des explications soit ses propres interprétations. Le texte ancien en traduction littérale et l'apport personnel de l'interprète se trouvent ainsi juxtaposés avec la référence systématique à l'origine virgilienne en marges des pages. Contrairement à son prédécesseur, Nomophile Marchois donne plus la parole à l'auteur du texte source et « fait le voir » à ses lecteurs. Les épisodes bibliques racontés dans le centon de Proba ne sont pas rapprochés de leurs versions officielles données dans la Bible. Ils donnent plutôt lieu au traducteur d'explicitier leurs sens spirituels et d'ajouter des incitations adressées aux lecteurs pour les encourager dans la foi. Par cet aspect le texte rappelle dans une certaine mesure une prière ou une méditation.

Outre les quelques cas isolés de correspondance lexicale dus très probablement à la coïncidence, au niveau textuel je n'ai pas pu trouver de rapport entre les deux traductions qui permettrait de dire si Nomophile Marchois avait connaissance de la traduction antérieure. Le seul point commun reste donc la mise en relief du message religieux et la référence à Clément Marot instaurée par les paratextes. Le milieu du 16<sup>e</sup> siècle a probablement donné lieu à des conditions favorables à la traduction du poème de Proba. En effet, nous avons pu voir que c'était une période d'un grand essor de l'activité traductive associée à l'enrichissement de la langue française qui passait principalement par l'imitation créative de modèles anciens et particulièrement de ceux de la littérature romaine. En même temps, c'était également une période d'une sensibilité religieuse importante suite à la Réforme progressive. Le centon de Proba, œuvre à la fois chrétienne susceptible de différentes lectures religieuses et latine fondée sur

le langage virgilien, semble donc parfaitement convenir à cette situation particulière.



## 5 BIBLIOGRAPHIE

### Sources primaires :

ALLEN, Percy Stafford (éd.), *Opus Epistolarum Des. Erasmi Roterodami*, tom. I : 1484-1514, Oxford University Press, 1996.

*Amas chrestien ou extrait de la Poësie de Vergile accommodez au viel, et nouveau Testament, reduitz en deux livres par Proba Fauconie femme d'Adelphus Romain, Mis en vers François par le Nomophile Marchois*, A Lyon, par Ian d'Ogerolles, 1557.

FASSINA, Alessia et LUCARINI, Carlo M., *Cento Vergilianus*, Berlin, Munich, Boston, De Gruyter, 2015.

DU BELLAY, Joachim, *La Défense et illustration de la langue française*, Léon Séché (éd.), 1905, disponible en ligne :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k166650v/f74.item.r=naif>.

*Opusculum sur le mystère de nostre foy colligé des Carmes de Virgile, reduis en ordre par Proba Falconia femme bien recommandée en la poesie, approuvee de S. Hierome, traduit en François par Richard Le Blanc et dédié à ma Dame Marguerite de France*, On les vend à Paris, pres le college Montagu, à l'enseigne de la Palme, par Robert Masselin, 1553, (disponible sur Gallica).

PROBA, Faltonia Betitia, *Centones de fidei nostrae mysterijs è Maronis carminibus excerptum Opusculum*, Parisiis Apud Franciscum Stephanum, éd. Hubert SUSSANEAU, 1543, disponible en ligne :

<http://www.bvh.univ-tours.fr/Consult/consult.asp?numtable=B360446201%5FA1175%5F4&numfiche=616&mode=3&ecran=0&offset=28>.

SCHOTTENIUS CULLHED Sigrid, *Proba the Prophet: The Christian Virgilian Cento of Faltonia Betitia Proba*, Leiden – Boston, Brill (Mnemosyne Supplements 378), 2015.

### Sources secondaires :

BAŽIL, Martin, "Možnosti překladu centonové poezie aneb Jak zprostředkovat nevyslovené?", dans : *Sambucus III*, Trnava, Trnavská universita v Trnavě, 2008, pp. 15-27.

BAŽIL, Martin, *Centones christiani : métamorphoses d'une forme intertextuelle dans la poésie latine chrétienne de l'Antiquité tardive*, Paris : Institut d'Études Augustiniennes, Collection des études Augustiniennes, Moyen-âge et temps modernes, 2009.

BILLY, Dominique et DOMINCY, Marc (éd.) : *Métrie du Moyen Âge et de la Renaissance : actes du colloque international du Centre d'études métriques*, L'Harmattan, Paris, 1999.

CAZÈS, Hélène, *Le Livre et la lyre : grandeurs et décadences du centon virgilien au Moyen Âge et à la Renaissance*, Lille, Presses du Septentrion, (Atelier national de reproduction des thèses), 1998.

CAZÈS, Hélène, « Les évangiles selon Falconia Proba et Richard Le Blanc : lectures d'une tradition des centons virgiliens dédiée à Marguerite de France », dans : BEAULIEU, Jean-Philippe (éd.), *D'une écriture à l'autre : les femmes et la traduction sous l'Ancien Régime*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2004, pp. 101-119.

CHAVY, Paul, *Traducteurs d'autrefois, Moyen Âge et Renaissance, Dictionnaire des traducteurs et de la littérature traduite en ancien et moyen français (842-1600)*, Paris/Genève, Éditions Champion-Slatkine, 1988.

CLARK, Elizabeth A. et HATCH, Diane F., « Jesus as Hero in the Vergilian "Cento" of Faltonia Betitia Proba », *Vergilius*, n° 27, 1981, pp. 31-39.

CLÉMENT, Michèle, « Mettre en vers français une poétesse latine : Proba Falconia à Lyon en 1557 », dans : FURNO, Martine et MOUREN, Raphaële, *Auteur, Traducteur, collaborateur, imprimeur...qui écrit ?*, Paris, Classiques Garnier, 2012, (Études et essais sur la Renaissance, 99), pp. 165-202.

Collectif, *La Bible, Traduction œcuménique de la Bible*, Paris, Villiers-le-Bel, Bibli'O – Société biblique française, 2010, disponible en ligne : <https://lire.la-bible.net>.

DMF : *Dictionnaire du Moyen Français (1330-1500)*, version 2020 (DMF 2020), ATILF – CNRS et Université de Lorraine, disponible en ligne : <http://www.atilf.fr/dmf>.

DUCHÉ, Véronique (éd.), *Histoire des traductions en langue française, XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècle (1470-1610)*, Paris, Verdier, 2015.

ERNOUT, Alfred et MEILLET, Antoine, *Dictionnaire étymologique de la langue latine : Histoire des mots*, Paris, Klincksieck, 2001.

FEW : *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, ATILF – CNRS et Université de Lorraine, disponible en ligne : <https://apps.atilf.fr/lecteurFEW>.

GREEN, Roger, « Proba's Introduction to Her Cento » dans : *The Classical Quarterly*, vol. 47, n°2, 1997, pp. 548-559.

GREEN, Roger, « Which Proba Wrote the Cento ? », *The Classical Quarterly*, vol. 58, n° 1, 2008, pp. 264-276.

GREUTE, Georges et SIMONIN, Michel, *Dictionnaires des lettres françaises, le XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Librairie générale française, 2001.

HUGUET, Edmond, *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, 7 vol., Paris, Édouard Champion, 1925-1967, (disponible sur Gallica).

*Le Trésor de la Langue Française informatisé* (TLFi), Nancy, CNRS, ATILF (Analyse et traitement informatique de la langue française), UMR CNRS-Université Nancy 2, <https://www.cnrtl.fr>.

ROYT, Jan et ŠEDINOVÁ, Hana, *Slovník symbolů: kosmos, příroda a člověk v křesťanské ikonografii*, Praha, Mladá Fronta, 1998.

## 6 Annexes

Illustration 1 : La page de titre de la traduction de Richard Le Blanc

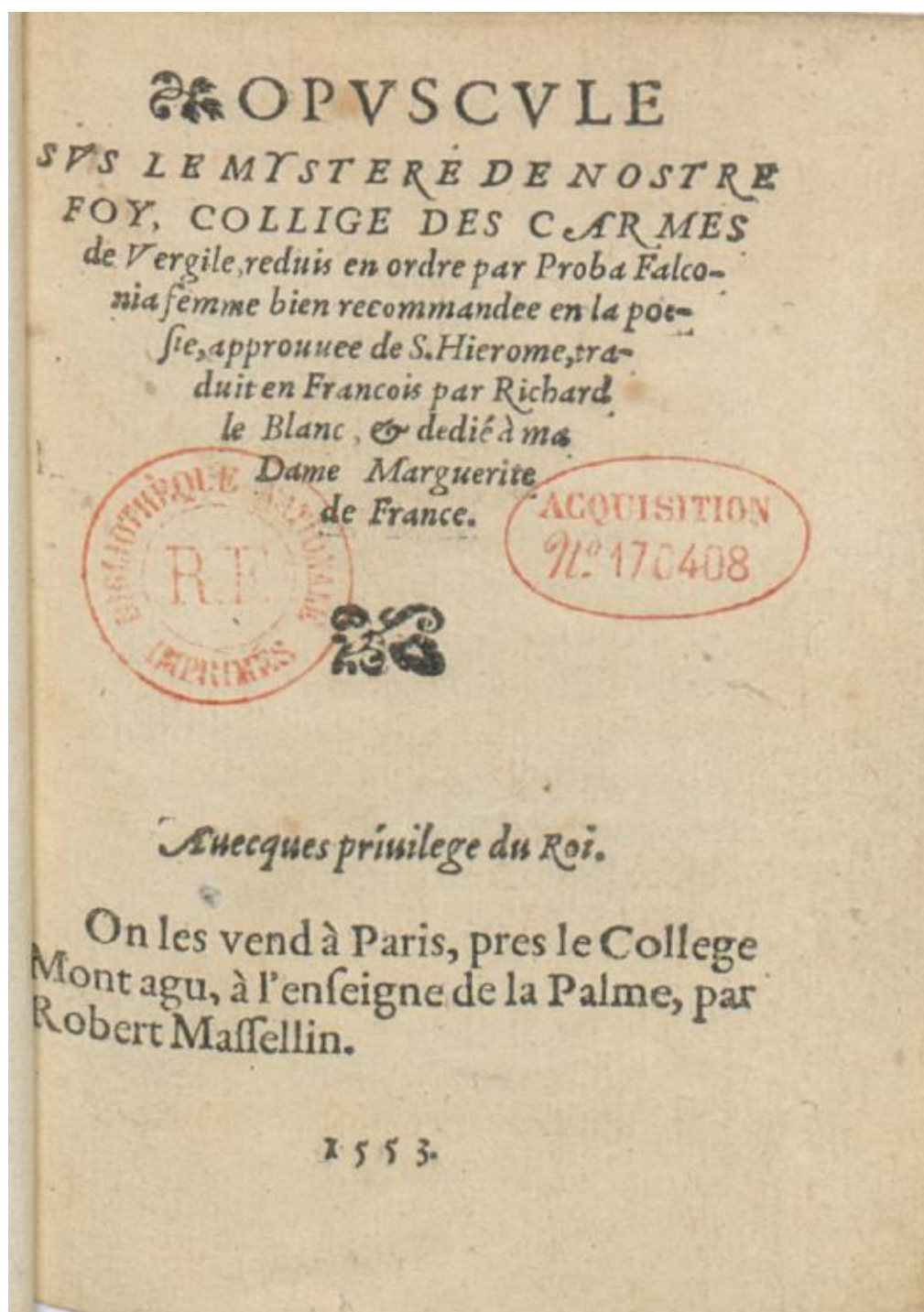


Illustration 2 : La page de titre de l'édition d'Hubert Sussaneau

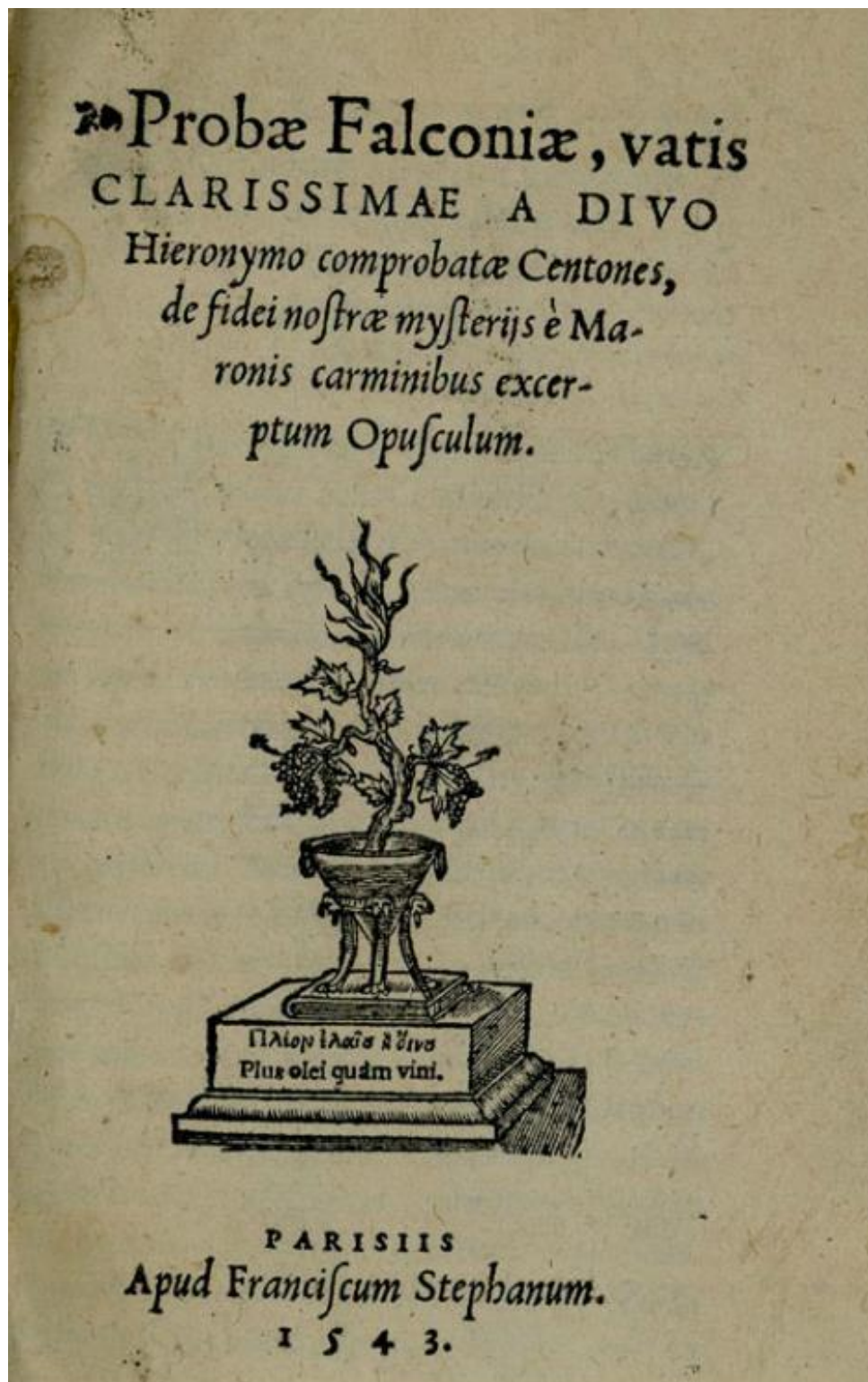
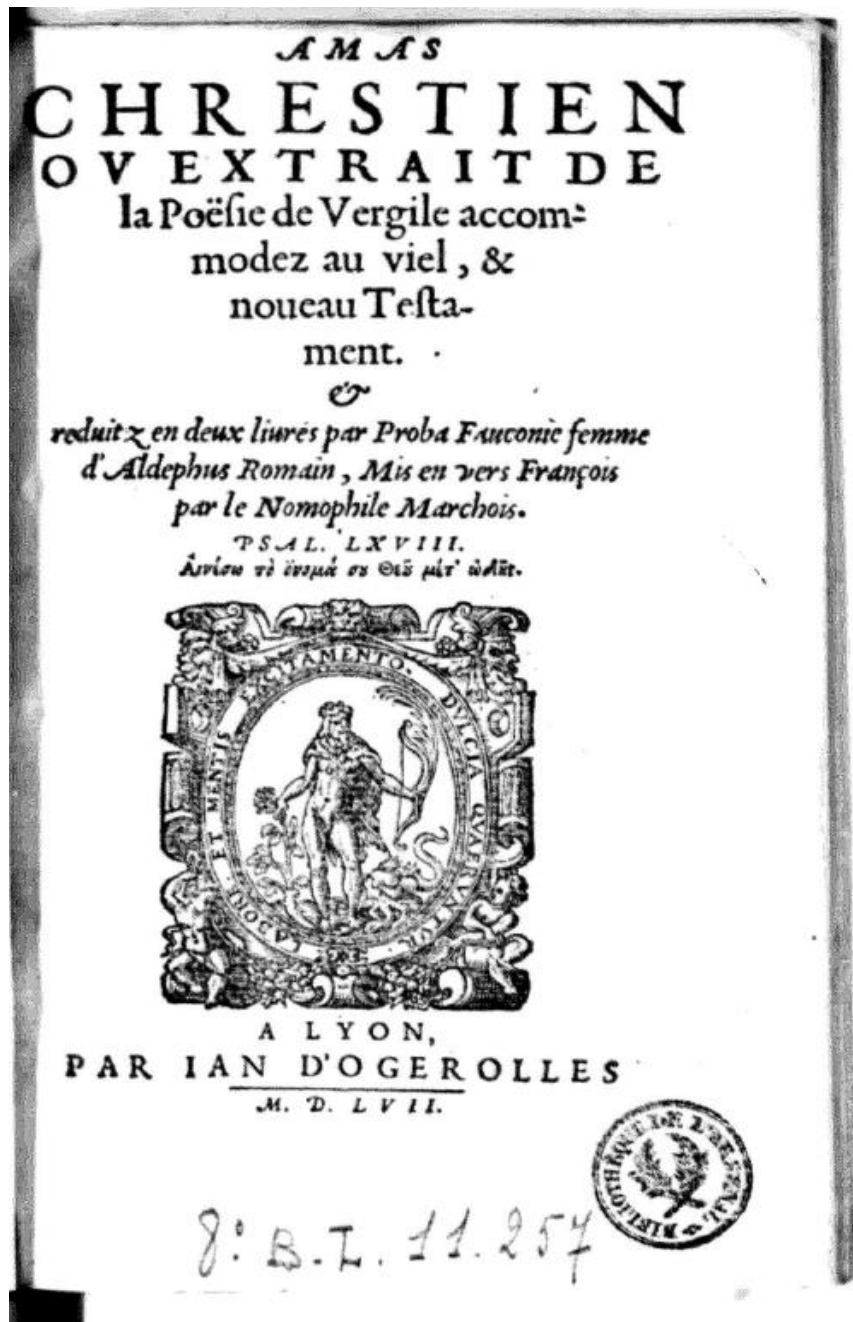




Illustration 3 : La page de titre de la traduction de Nomophile Marchois



*Tout sous tes piedsz estre regi voirras*

*psalm.8 De toute gent gouvernement duras*

*Filz eternal, tu gouverneras ceux*

*Qui te croiront. Les esprits paresseux.*

Encl. 6. *Celui aussi, qui est voye ignorant,*  
Mat. 12. *Celui aussi, qui est voye ignorant,*

*Enseigneras, & seras secourant.*

*Dés maintenant tu seras appelé*

*En saintz desirs: Et seras rappellé*

Geor.<sup>2</sup> Ce dit, le filz d'obeir fort taschoit:

*Reines futurs à aucun ne cachoit.*

Geor.4 *Auflerons nous pour les choses petites*

*Grandes laisser, qui nous sont iaeslites*

Encl. 2.  
*Par l'éternel! Las: ie ne pensoys voir*

*L'ancien païs, que nous devons avoir:*

*D'aucun salut ie n'auois soing ne cure*

*Estant plongé dans la nuit trop obscure:*

*Sans cet enfant (las!) j'étois confundi:*

*C'est le premier, lequel m'a répondu:*

ENC. 6. Il m'a osté la macule attachée,

*Dont la mienne ame estoit fort entachée.*

*Bref, mes espritz le sien desyr enflamme*

*Je le suiray, & par caüs, & par flamme:*

*Par mille dards pour l'amour du sien don,*

## Il ma

Il m'a rendu ses regnes pour qu'on don.

*Sa louange est jusqu'aux astres allée,*

*En terre toute, O en la mer salee:*

*Son nom aussi non fauchees montaignes* Limes.

*Leüent par tout come font les campagnes: p<sup>a</sup>lm.*

Le nom tressaint en tout temps memorable, <sup>104.</sup>

*Est par Vallee appelle Venerable.*

Nostre Seigneur tenté par  
le diable.

AMANTHEVOIR il faut Enci.8.

*ce serpent vieux,*

*Trop enragé, © de nous en-*

уменьш.

*Lequel avsa à son Seigneur Mat. 4.*

*parler*

*L'on entendoit les sifflements par l'air*

*Donc le premier avoit circonvenu:*

*Causes querant pourquoy estoit venue*

L'eternel filz. Et fremissoit par l'herbe

*Disoit ainsi en parole superbe*

*A celui là qui est divin, & sage.*

$$D^2 V_{i\ell n}$$